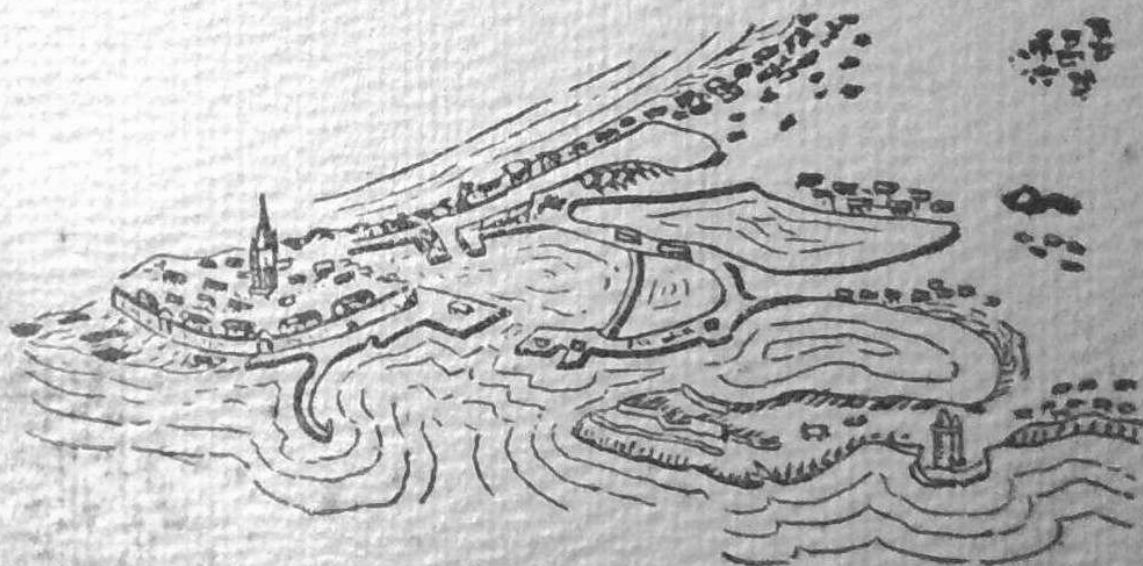


M. d'Arundel de Bédée



# la Côte d'Emeraude

Guide Touristique  
du Mont S<sup>t</sup> Michel au Cap Fréhel



Rennes  
Cercle de Brocéliande  
54, Rue Poullain Duparc  
1947

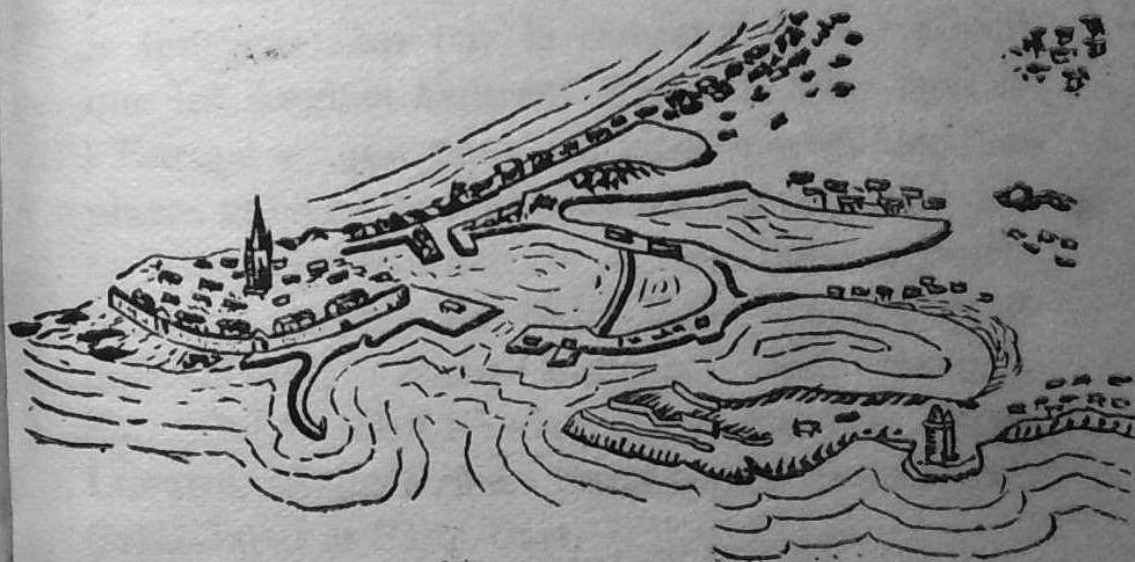
LA COTE D'ÉMERAUDE

M. d'Arundel de Bédée



# la Côte d'Emeraude

Guide Touristique  
du Mont S<sup>t</sup> Michel au Cap Fréhel



Rennes  
Cercle de Brocéliande  
54, Rue Poullain Duparc  
1947



# LA COTE D'ÉMERAUDE

La côte d'Emeraude qui va du Mont Saint-Michel au cap Fréhel, sur une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau, est fort renommée dans le tourisme tant par la douceur de son climat que les Anglais assurent être « le plus égal de l'Europe », que pour ses sites merveilleux, ses plages universellement connues, ses souvenirs historiques, ses monuments et ses fameux saints bretons, patrons de Saint-Malo, Saint-Servan, Saint-Méloir, Saint-Coulomb, Saint-Samson, Saint-Suliac, Saint-Valay, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Saint-Sieux (Lancieux), Saint-Jacut et Saint-Cast.

Nous leur devons tout puisqu'ils sont à la fois les fondateurs de nos paroisses actuelles et de notre existence bretonne. Leurs noms se sont perpétués jusqu'à nous, et leur souvenir reste aussi vivace dans notre mémoire qu'au temps de nos ancêtres. Leur vénération est toujours grande dans notre peuple qui n'oublie pas chaque année de célébrer leur fête et de les évoquer dans leurs prières quotidiennes.

Comme l'écrivait si joliment d'eux M. Le Mercier d'Erm, dans un beau livre qu'il leur a con-



sacré (1) : « Vous nous apparaissez sur cette côte d'Émeraude comme les sentinelles avancées de la Légion sacrée, protectrice du pays, et vos noms trouvent aujourd'hui dans la vogue profane de nos rivages un regain de popularité que votre humilité naturelle et votre passion pour la solitude n'eussent certes, jamais souhaité. »

Pourquoi nomme-t-on ce pays la Côte d'Émeraude ? Ce mot heureux fut lancé vers 1888 par un poète malouin qui ne se doutait pas qu'il désignerait officiellement par la suite toute cette côte qu'il aimait tant.

La mer y est magnifique. Comme nulle part ailleurs elle est d'un vert dont la transparence fait l'admiration des touristes, si nombreux sur cette côte.

Est-ce un effet du hasard ? N'oublions pas que le vert est la couleur des Druides, et celle de l'Irlande, la verte Erin, enfin, c'est la couleur des Celtes.

Cette partie de la Bretagne jouit habituellement d'une température douce, ses variations y étant peu élevées. Il y gèle rarement, la neige y est presque inconnue, ainsi que les très grandes chaleurs. Ce qui n'empêche pas la végétation d'y être luxuriante. On y trouve, en pleine terre, les camélias, les mimosas, les palmiers, le figuier, et les plantes méditerranéennes y croissent et peuvent y vivre l'hiver.

La Côte d'Émeraude offre une variété infinie

(1) *Les Saints bretons de la Côte d'Émeraude.*

de visions enchanteresses. Depuis les falaises abruptes et sauvages hérissées de rochers rouges de Fréhel et de Cancale, aux plages de sable fin de Saint-Cast, Saint-Lunaire, Paramé, aux vallées délicieuses, pleines de fraîcheur et de poésie de la Rance, à la baie grandiose du Mont Saint-Michel, sans oublier celles de la Fresnaye, et de Saint-Briac et les charmants manoirs ou châteaux disséminés le long de la côte ou dans les terres, qui nous remémorent avec leurs sous-bois qui les entourent, les souvenirs historiques ou littéraires qui ont fait leur gloire ou les amours passionnées ou romantiques qu'ils abritèrent.

SAINT-MALO, SAINT-SERVAN,  
PARAMÉ

1°. — SAINT-MALO

Il est impossible de décrire l'impression qu'offrait, avant la guerre de 1939, Saint-Malo à ceux qui, pour la première fois voyaient cette ville. Entourée de remparts, et presque par la mer, reliée à la terre par le Sillon, et, à notre époque, par de vastes quais, Saint-Malo de l'Île, comme on l'appelait dans le temps, offrait un spectacle unique.

Bien que petite puisque entre les remparts, les quais et le château, il n'y a qu'une superficie de 26 hectares, ce n'en était pas moins une pierre précieuse enchâssée dans une mer d'émeraude.

Les splendides hôtels que construisirent les armateurs après l'incendie de 1661, avec leurs portails magnifiques, les immeubles en belles pierres de taille, aux hautes cheminées, faisant face à la mer, toutes les vieilles maisons de bois, pleines de souvenirs historiques, les intérieurs somptueux aux boiseries en bois des Îles, tout cela constituait un ensemble unique.

Jamais ville bretonne ne connut pareille

richesse, et autant d'hommes célèbres à naître en son sein.

Pourtant, son origine est fort humble, puisqu'elle repose sur les rochers où le saint ermite Aaron avait construit son oratoire en 507. C'est là qu'il accueillit en 538 saint Malo qui venait de Cambrie où il était évêque de Guic-Kastel, et filleul du saint irlandais Brandan, celui-là même qui fit un séjour à Cézembre qui en conserva le culte depuis lors.

Malo, qui était le fils du comte Guen, alla peu de mois après à Aleth, la grande cité voisine, de nos jours Saint-Servan, où sa piété et ses miracles lui valurent l'honneur d'en devenir l'évêque. Il avait à cette époque 39 ans. Il était venu de Grande-Bretagne à bord d'un bateau que conduisait un ange. Cependant, sa trop grande piété et ses principes chrétiens déplurent à beaucoup de fidèles qui ne pouvaient plus accommoder leurs vices et leurs méchancetés à la véritable religion qu'il enseignait. Aussi fut-il obligé de rechercher refuge près de saint Léonce, évêque de Saintes.

Bien que rappelé plus tard par son peuple d'Aleth, il n'y demeura pas, et s'en alla mourir dans la Saintonge, à Archambray, le 15 novembre 565, âgé de 110 ans.

Saint Gurval, son successeur au siège d'Aleth, construisit sur les rochers d'Aaron, en son honneur, une église paroissiale qui garda son vocable. Détruite, puis reconstruite en 816, elle fut dédiée au diacre saint Vincent d'Espagne, martyrisé sous Dioclétien en 304. Ruinée à nouveau, elle

fut rebâtie et transformée en cathédrale, et remise sous le vocable de Saint-Malo, par Jean de Châtillon, dernier évêque d'Aleth, quand en 1152, il transféra son siège épiscopal à l'île d'Aaron.

Jean de Châtillon, premier évêque de Saint-Malo (1144-1163) peut être considéré comme le véritable fondateur de Saint-Malo. Il fit élever des remparts autour des rochers pour protéger son nouveau siège épiscopal et la population contre les invasions des Barbares. Depuis lors la ville prospéra, et devint quelques siècles plus tard la fameuse Cité des Corsaires, si riche qu'elle pouvait prêter à Louis XIV, 30 millions de livres, soit plus d'un milliard cinq cent millions de nos jours. Il est vrai que l'on vit les Malouins capturer dans une seule guerre 1.500 vaisseaux chargés d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Les Malouins, au moyen âge, furent fortement influencés par les mœurs hanséatiques, devinrent très indépendants et se déclaraient : « Ni Bretons, ni Français, Malouins seulement ». Très remuants, aimant la liberté, ils se révoltèrent selon les époques contre leurs souverains les ducs de Bretagne, ou contre les rois de France. La construction du château de Saint-Malo ne fut qu'une arme défensive des ducs contre leurs sujets trop agités. La tour Solidor, de Saint-Servan, sera, elle aussi, édifiée pour la même raison.

Le château de Saint-Malo, avant le duc Jean V, était peu important. Ce prince entreprit en 1424 de faire construire par Jean Prévin le gros don-

jon haut de 40 mètres, avec des murs de 4 mètres d'épaisseur. Ce donjon, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, servira de prison pour les parlementaires bretons dont, entre autres, le procureur général de Caradeuc de la Chalotais qui y demeura de 1765 à 1766.

François II et sa fille, notre Duchesse Anne, firent bâtir la grosse tour dite « La Générale » (1475-1501) qui a 21 mètres de haut et 7 mètres d'épaisseur, la tour « Qui-qu'en-Grogne » (1498) qui a 20 mètres de haut, 22 mètres de diamètre et 7 mètres d'épaisseur, malgré les oppositions de l'évêque de Saint-Malo, Guillaume de Montfort et de son chapitre, en y faisant graver cette inscription effacée à la Révolution : « Qui-qu'en-grogne ainsi sera, c'est mon plaisir ». Puis, les tours des Dames et des Moulins (1498) hautes de 14 mètres et 6 mètres d'épaisseur. Elles sont reliées entre elles par des courtines de 4 mètres d'épaisseur. Tout cet ensemble est l'œuvre de Robert Mellet.

A la pointe du château, face au Sillon, se trouve la Galère en forme de triangle, couronnée de créneaux, qui semble du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans le grand donjon de la tour Qui-qu'en-Grogne est le musée breton de la ville.

Comme on peut le voir, ce donjon a été très abimé pendant la bataille de 1944, la moitié de sa partie supérieure est effondrée.

Le château est classé monument historique depuis le 12 juillet 1886 et le 2 septembre 1921.



Les remparts, eux, étaient une défense contre les ennemis extérieurs du duché, et plus tard du royaume. Nous l'avons dit, Jean de Châtillon les commença vers 1555. Ils constituent d'admirables courtines dallées, crénelées, qui s'appuient sur des tours dont plusieurs servent actuellement de portes. Les plus belles sont celles qui partent de la porte Saint-Vincent et qui vont jusqu'à la porte de Dinan. Elles sont l'œuvre de l'ingénieur Garangeau, continuateur de Vauban, et ont 6 m. 50 d'épaisseur. A l'intérieur de ces murailles et en bordure de la rue Jacques-Cartier, sont aménagés des hôtels et des magasins qui, grâce à cela, échappèrent à l'incendie de 1944.

La porte Saint-Vincent possède deux arcades : celle du nord date de 1709, celle du sud de 1890. Les armoiries qui les surmontent sont du siècle dernier.

La Grand'Porte remonte au xv<sup>e</sup> siècle, et de cet endroit, la courtine qui rejoint la porte de Dinan date de 1714 et de 1721. Mais elle ne fait plus que 2 m. 70 de large.

La porte Saint-Louis fut percée en 1874 ; celle de Dinan date de 1728.

C'est une véritable promenade archéologique que nous faisons en suivant ce chemin de ronde. Nous passons les bastions Saint-Louis (1714-1721), Louis-Philippe, du nom du régent Philippe d'Orléans, de la Hollande (1714) élevé par le duc de Chaulnes en 1674, et transformé il y a peu d'années en square.

La porte Saint-Pierre ouverte en 1871, celle des

Beys en 1884, celle des Champs-Vauverts en 1879. Nous arrivons au Cavalier des Champs-Vauverts (1564) qui était l'arsenal et le parc d'artillerie. Depuis 1926, c'est un jardin. La tour Bidouane du xv<sup>e</sup> siècle, reconstruite en 1652, servait de poudrière. De cette tour au fort de la Reine, le mur d'enceinte date de 1855-1864. Le fort de la Reine fut exécuté en 1694 par Vauban. Enfin, de là à la porte Saint-Thomas la courtine date de 1737, de même que cette dernière porte. Ils furent classés en même temps que le château.

Ces remparts constituent la plus merveilleuse promenade que l'on puisse faire. De leur faite, on a une idée complète de la ville et d'une partie de la Côte d'Émeraude. Hauts de deux étages, entièrement dallés de granit, bordés de chaque côté de grands parapets, on y jouit d'un panorama incomparable.

Il faut y voir le coucher du soleil quand l'astre n'étant plus qu'un cercle rougeoyant enflammé dans la mer d'émeraude, en illuminant d'une ultime lumière le ciel qui va faire place au crépuscule. Que la mer soit basse ou haute, le spectacle change, sans que pour cela il cesse d'être moins beau.

Regardez la grande grève qui s'allonge paresseusement devant Paramé, et qui passe pour une des plus belles de France. Là, c'est le fort national qui, construit en 1689 par Garangeau sur le rocher de l'Islet, ne fut terminé qu'en 1743 (monument classé le 17 mai 1906). Ici, ce sont les Beys, l'île Cézembre, le fort de la Conchée

fortifié par Vauban de 1692 à 1695, le fort de Harbour où était jadis une chapelle dédiée à saint Antoine avant que Garangeau, en 1689, n'en fortifia l'îlot. Avançons, c'est l'embouchure de la Rance, la Vicomté, Dinard, Saint-Enogat, Saint-Lunaire, avec sa pointe du Décollé. Au loin, le cap Fréhel. Puis, Saint-Servan, la Cité, le port et son trafic.

Hélas, si l'on regarde la ville, on y voit d'innombrables ruines. L'œil traverse la cité de part en part. Ici et là se dressent, comme des Titans, les carcasses des beaux immeubles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui faisaient l'orgueil de Saint-Malo et dont les énormes cheminées qui s'élèvent encore vers le ciel semblent défier les hommes et les éléments.



Bien que terriblement mutilée, la cathédrale a survécu à l'ouragan de fer et de feu. Les voûtes ont été éventrées puis trois incendies en ravagèrent les grandes orgues, les sacristies..., son clocher fut abattu le 6 août 1944 par un obus venant de Cézembre.

Plus curieuse que belle, cette église était un assemblage de constructions et de styles divers. Son auteur, en tant que cathédrale, est Jean de Châtillon, le premier évêque de Saint-Malo, qui la remit sous le vocable de Malo. Il y fut inhumé, et comme son tombeau était entouré d'une grille magnifique on l'appela Jean de la Grille. Depuis 1839 il est placé sous le maître-autel, dans une châsse de verre.

La nef semble être du XII<sup>e</sup> siècle, bien que certains la disent être du XI<sup>e</sup>. On y remarque les beaux chapiteaux qui couronnent les six gros piliers.

Le chœur, qui a 28 mètres de haut est aussi du XVII<sup>e</sup> siècle, mais il a été complètement remanié au XIV<sup>e</sup> siècle par l'évêque de Limoélan.

A l'entrée du chœur, on y lit cette inscription en mosaïque : « Ici s'est agenouillé Jacques Cartier pour recevoir la bénédiction de l'évêque de Saint-Malo à son départ pour la découverte du Canada le 16 mai 1535. Honoré Mercier, premier ministre de Québec, souvenir de sa visite, 1891 ».

L'autel, de mauvais style gothique, est surmonté des statues de la Foi, de saint Benoît et de saint Maur, en marbre blanc du XVII<sup>e</sup> siècle, œuvre du Génois François Schiaffino. Elles coûtèrent 9.000 livres.

Derrière le maître-autel, contre le mur de chevet, sont les reliques de saint Célestin. A droite, le tombeau du chanoine Huchet, curé de Saint-Malo, mort en 1878, à qui l'église doit sa restauration.

La tour qui supportait le clocher était du XV<sup>e</sup> siècle. Ce dernier, élevé en 1859, haute et magnifique flèche de pierres ajourées, était un don de l'empereur Napoléon III. Pour parvenir à la plate-forme du clocher il fallait gravir 200 marches. Le panorama était merveilleux, allant de Fréhel à Granville. La façade du grand portail en granit bleu est du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'aile droite, dite de Saint-Julien, construite

au xv<sup>e</sup> siècle par le chanoine Troussier, est de style Renaissance. Elle fut remaniée aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles. On y trouve la vaste chapelle du Sacré-Cœur, et celle de la Vierge. Le portail, aussi Renaissance, est dû à l'abbé Huchet, curé de Saint-Malo (1851).

L'aile gauche Saint-Côme, du même style, fut élevée de 1593 à 1607 par Thomas Poussin, architecte du roi. On lui doit également la chapelle Saint-Jean. La cathédrale fut classée, moins le clocher, le 26 octobre 1910.

Au xv<sup>e</sup> siècle, elle jouissait encore du droit d'asile, et quiconque s'y réfugiait était assuré de l'immunité la plus parfaite. C'est ainsi que lorsque Edouard IV, roi d'Angleterre, réclamait à François II, duc de Bretagne, le jeune Henri Tudor (futur Henri VII), comte de Richemont, réfugié en Bretagne, sous le prétexte de le marier à sa fille aînée Elisabeth, et que le duc le remit à la délégation anglaise, le prince s'échappa, et alla se réfugier dans la cathédrale. Malgré les menaces anglaises, la population prit la défense du réfugié et force fut à la délégation de se rembarquer sans son prisonnier.

Nous l'avons dit, les beaux hôtels, les vieilles maisons historiques qui faisaient de Saint-Malo un véritable joyau ne sont plus que ruines. Tout a disparu pour le plus grand malheur de nos souvenirs historiques. Avec eux s'en allèrent les archives de la ville, les manuscrits inestimables que renfermait la bibliothèque, et les 30.000 volumes qui constituaient le fonds. Sans compter

les tableaux et pièces manuscrites et authentiques de célébrités malouines.

Ces célébrités furent nombreuses, si nombreuses que Chateaubriand a pu dire : « Tout cela n'est pas trop mal pour une enceinte qui n'égale pas celle du jardin des Tuileries ».

Parmi les plus connues nous rappellerons : Broussais, célèbre médecin, 1772-1838 ; Jacques Cartier, 1494-1557 ; Chateaubriand, 1768-1848 ; André Desilles, 1767-1790, qui mourut en se plaçant devant la bouche d'un canon que des soldats révoltés dirigeaient sur leurs officiers ; René Duguay-Trouin, 1673-1736 ; Le Gentil de la Barbinais, navigateur au xviii<sup>e</sup> siècle ; Joseph Gesril du Papeu, 1767, an III, ami d'enfance de Chateaubriand, et qui mourut en héros au désastre de Quiberon ; Jacques Gouin de Beauchesne, qui alla au Pérou et franchit le passage du cap Horn au xvii<sup>e</sup> siècle ; Mahé de la Bourdonnais, 1699-1753, gouverneur général des Iles de France et de Bourbon ; Hippolyte-Michel de la Morvonnais, 1802-1853, poète ; Pierre Moreau de Maupertuis, 1698-1759, géographe astronome, membre de l'Académie des Sciences ; Etienne de la Motte, célèbre marin du xiv<sup>e</sup> siècle ; Julien Offray de la Mettrie, 1709-1751, médecin et philosophe ; Pierre Porcon de la Barbinais, 1639-1667, ce héros, prisonnier du dey d'Alger, porta à Louis XIV des propositions de paix inacceptables, avec la promesse de revenir s'il échouait dans sa mission. Conseillant au roi de refuser, il retourna à Alger où il fut décapité ; Jean-Marie et Félicité Robert de la Mennais, 1780-1860, 1782-1854, le



premier, fondateur des Frères de l'institution chrétienne, le second, philosophe ; Robert Surcouf, 1773-1827, célèbre corsaire, etc...

Il est un lieu qu'il ne faut pas manquer de visiter c'est le Grand Bey.

Les îlots du Grand et du Petit Bey, éloignés de 500 à 800 mètres de Saint-Malo, sont accessibles à marée basse par une chaussée qui part de la plage de Bon-Secours et qui les relie à la porte des Beys.

Le Grand Bey ou Bé (en breton : la grande tombe) devait abriter le 18 juillet 1848 la dépouille du fameux René, vicomte de Chateaubriand, pair de France « cet autre rocher de Sainte-Hélène qui attendait l'autre Napoléon. Il repose, ce glorieux mort, sur le rocher malouin qu'il a choisi, vivant au pied de la croix qu'il a relevée (1) ».

Il est enseveli « sous une pierre, sans nom, grise et rugueuse comme la bure d'un moine, sous une lourde croix, dans tout l'orgueil de son humilité » (1). Une grille en dessin gothique que supporte un socle de granit l'entoure. Sa tombe est près de l'emplacement de l'ancienne chapelle de Saint-Ouen.

C'est en pensant à son repos éternel sur le Grand Bey que Chateaubriand dut écrire ces vers fameux :

Un roc battu par la tempête  
Cela vaut mieux qu'un panthéon,  
Quand le marin fut poète,  
Quand le poète fut breton.

(1) *Voyage en Basse Bretagne*, par A. MAHÉ DE LA BOURDONNAIS.

(1) JEAN DES COGNETS, Supplément du *Figaro*, 1924.

Vers 1360, des ermites construisirent, à l'extrémité nord, une chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Laurier, puis à Saint-Ouen, évêque de Rouen au VII<sup>e</sup> siècle.

Les Allemands y élevèrent plusieurs blokhaus.

Sur le Petit Bey, Garangeau construisit de 1689 à 1693 un fort qui en remplaçait un plus petit où était primitivement une chapelle. Il a été classé monument historique le 29 octobre 1921.



En face de Saint-Malo, distante de 4 kilomètres, est l'île de Cézembre, longue de 700 mètres et large de 200. Elle possède une jolie plage de sable fin qu'encadrent deux masses rocheuses.

Cézembre avait une école monastique en 550, dirigée par Festivus. Saint Malo y demeura plusieurs mois, à l'époque ou saint Brandan, prêtre irlandais son parrain, y séjourna. Un prêtre de Saint-Malo, Robert Boisserel, qui y vivait en ermite, éleva à la mémoire de saint Brandan, le 22 mai 1420, un oratoire. Une tradition, perpétuée jusqu'à notre époque, veut que les jeunes filles qui désirent se marier dans l'année aillent piquer le nez du saint avec une épingle.

En 1469, s'éleva un monastère de Cordeliers, qui reçut la visite de François 1<sup>er</sup> en 1518, et de Charles IX en 1570, quand ces deux souverains vinrent à Saint-Malo. Ce monastère fut pillé par les Anglais en 1544. Reconstitué par les Récollets, il fut à nouveau incendié par les Anglais en 1693.

Au temps des corsaires, le vieux couvent servit de Lazaret et d'entrepôt de marchandises.

Avant-guerre, il y existait un hôtel avec un restaurant réputé qui attirait de nombreux touristes lesquels y passaient des heures charmantes.

Durant l'occupation, les Allemands baptisèrent l'île « Ostwall », la fortifièrent puissamment et l'armèrent de lourdes pièces de marine. La garnison de 400 hommes était commandée par le lieutenant Seuss.

Cette forteresse fit échouer les 11 et 15 août 1944 les attaques américaines contre Saint-Malo et la Cité. Des bombardements aériens effroyables contre Cézembre, avec des bombes à l'essence gélifiée et au phosphore qui transformèrent l'île en terre de feu, ainsi que les tirs des grands canons tirant des divers points de la côte restèrent sans effet.

Ce ne fut que le 1<sup>er</sup> septembre que la garnison se rendit lorsque tout fut détruit à Cézembre.



Saint-Malo connut des heures glorieuses, mais aussi des heures tragiques et douloureuses. Si dans son histoire on peut relater des sièges infructueux de la part des Anglais, il y eut tout de même celui du 5 juin 1758, qui lui fit éprouver des pertes sensibles. Le duc de Malborough, ayant débarqué à Cancale avec 15.000 hommes, mit le siège, en vain il est vrai, devant Saint-Malo, mais non sans avoir brûlé les magasins et chantiers de Saint-Servan, deux vaisseaux de

ligne, plusieurs corsaires et 80 bâtiments divers. Il y eut pour 12 millions de dégâts.

Il faut citer encore l'incendie qui, le 27 octobre 1661, ravagea la ville, 287 maisons furent détruites.

Saint-Malo fut visité en 1518 par François I<sup>er</sup>, en 1570 par Charles IX, et en 1859 par Napoléon III et l'Impératrice.



Mais rien n'égale la tragédie de 1944.

Le 6 août commença le premier incendie. Il y avait encore dans la ville 600 femmes et enfants. Le mardi 8 connut un intense bombardement qui alluma de nombreux incendies qui continuèrent le lendemain. Le 10, une partie de la ville brûla. Le 13 août, le colonel von Aulock accepte une suspension d'armes de 13 à 20 heures pour permettre l'évacuation de la population. Cependant, les Américains tirant toujours, cette évacuation ne pourra avoir lieu avant 18 heures. A ce moment, les quartiers sud de la ville sont intacts. Le 14 août, les Américains, vainqueurs, entrent dans la ville à 9 h. 30 du matin. La garnison du château se rend vers 17 heures. La ville est complètement occupée. Le quartier sud, avons-nous dit, est intact. C'est le beau quartier, celui des hôtels splendides, bâtis par les grands hommes malouins. Soudain, du 15 au samedi 19, tout ce quartier brûla à son tour...

Le résultat de l'incendie désastreux de Saint-Malo est celui-ci : sur 875 maisons intra-muros il

en resta à peu près 200 debout, qui n'étaient pas toutes habitables. A l'exception des remparts, à peu près intacts, presque tous les monuments historiques ont disparu, et 5.000 personnes sont encore sans abri. Le casino, à l'entrée du Sillon, est aussi en ruines. Toutes les installations portuaires sautèrent. Saint-Malo a cessé d'être un port actif, comme son centre est devenu une ville morte.

## 2°. — SAINT-SERVAN

Face à Saint-Malo se situe Saint-Servan, qui occupe l'emplacement de la vieille cité gallo-romaine d'Aleth qui s'élevait sur la colline où est aujourd'hui le fort de la Cité.

Aleth remplaça Corseul comme capitale des Curiosolites vers la fin de l'empire romain. Au v<sup>e</sup> siècle c'était le chef-lieu d'une division militaire.

Son évêché fut institué au vi<sup>e</sup> siècle par Judael, roi de la Domnonée. Son premier titulaire fut Saint-Malo auquel succédèrent saint Gurval, saint Coalfnith, saint Armel et saint Enogat qui devint le patron d'une proche paroisse et de celle de Dinard.

La ville était entourée de remparts datant du iv<sup>e</sup> siècle dont on voit encore quelques vestiges.

Ayant été pillée par les Franks, les troupes de Charlemagne et les Normands, la ville ne reprit son essor que vers le xi<sup>e</sup> siècle. Mais, ce

fut pour peu de temps, car au siècle suivant son évêque, Jean de Châtillon, transféra son siège épiscopal sur l'île d'Aaron. Indépendamment de la cathédrale, dont il n'y a plus que quelques restes épars, une église paroissiale fut construite et dédiée à saint Servan, apôtre des Orcades au v<sup>e</sup> siècle. Par la suite, on confondit volontairement saint Servan avec saint Servais, évêque de Tongres en Belgique, au iv<sup>e</sup> siècle, que le clergé trouvait plus orthodoxe.

Abandonnée à la suite du départ de son évêque, Aleth vit vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle se reformer un quartier autour de son ancienne cathédrale qui prit le nom de Saint-Servan, d'où naquit la paroisse de Saint-Pierre de la Cité, en 1382.

Les Malouins qui firent fortune du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle revinrent vers Saint-Servan pour se faire construire des châteaux ou de somptueuses maisons appelées « Malouinières » dont Chateaubriand nous décrit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* tout le charme et la beauté.

Le nouveau quartier alla en s'agrandissant, et à la veille de la Révolution, il était devenu une véritable ville qui profita des événements pour s'ériger le 29 décembre 1790 en commune, sous le nom de Port-Solidor.

Bien que située à l'embouchure de la Rance, Saint-Servan, ville de 13.000 habitants, station balnéaire, n'est pas luxueuse. Peu agréable d'aspect, pas de belles villas, peu de monuments intéressants. Cette ville semble être plutôt un fau-



bourg de Saint-Malo qu'une commune indépendante. On y compte deux petits ports. L'un de commerce, contigu au bassin Vauban de Saint-Malo, l'autre dit militaire, dans l'anse située entre la tour Solidor et la pointe des Corbières. Malgré l'arsenal, aucune activité maritime ne l'anime. On y voit principalement des vieilles carcasses peu esthétiques de voitures sur les berges. De l'autre côté de Solidor existe encore le petit port Saint-Père où viennent les pêcheurs, et le bac de Dinard.

La tour Solidor, dont le nom vient des mots bretons : Steir ou Ster : rivière, et dor : porte, fut construite de 1369 à 1382, par le duc Jean IV le Conquérant, pour bloquer Saint-Malo qui ne voulait pas le reconnaître. A sa place, s'élevait jadis la vieille forteresse d'Aleth, dite la tour d'Oreigle.

Bâtie en pierre de Chausey, on accède à son sommet par 104 marches faites en pierre de Kérinon. La forteresse comprend trois tours rondes de 18 mètres de hauteur, reliées en triangle par des courtines surmontées de machicoulis et percées de meurtrières. Elle comprend trois étages. Pendant la Révolution et l'Empire, elle servit de prison. On y voit, gravés sur les murs et parquets des noms de prisonniers anglais, carlistes et portugais.

A l'entrée et sur le portail de la tour était l'écu de Bretagne, au-dessous duquel était inscrit :

« Malo au Riche Duc »,

qui était le cri de guerre des ducs de Bretagne. Cette devise fut effacée en 1793.

La tour avec son enceinte fut classée monument historique le 12 juillet 1886.

La bataille d'août 1944 a endommagé la vieille forteresse, qui, malgré tout, a résisté aux bombes et canons destructeurs.

Saint-Servan possède aussi deux plages. L'une, la plage de bains des Fours-à-chaux, au pied de jolis rochers, bien abritée, donnant sur la Rance et ayant vue sur la pointe de la Vicomté et le rocher Bizeux où se dresse la statue de la Vierge par Caravaniez. Lui faisant suite, la plage du Rosais, que domine l'hôpital du même nom. L'autre, la plage de bains de Sablons d'où l'on voit Saint-Malo, mais qui n'est pas jolie.

Quels sont les monuments à voir ?

Dans le centre de la ville, il y a l'hôtel de ville, construit de pierres et de briques, assez élégant. On y trouve des tableaux modernes du peintre servannais Meslé, de l'amiral Bouvet, ainsi qu'un portrait de Mgr Duchesne, par Corabœuf. Devant l'édifice est la statue de l'amiral Bouvet (1860).

Rue Ville-Pépin, à voir la chapelle Saint-Louis, de 1618 ; rue du Génie, la maison de l'évêque, qu'occupent maintenant les services de l'armée et où se trouve un bel escalier de pierre et de jolies boiseries. C'est l'ancienne demeure des évêques de Saint-Malo quand ils prenaient du repos.

Rue de la Glacière se remarque le manoir de

Beauregard (XVIII<sup>e</sup> siècle), jolie construction où fut transporté, en 1896, l'ancien portail de l'hôtel Eon de Carman, à Saint-Malo.

A l'angle de la rue du Glorieux et de celle de la rue Pré-Bécel, se dresse une maison où aurait habité en 1758 le duc de Malborough.

Il existe aussi, rue de la Montre, une maison avec une petite tourelle qui passe pour avoir abrité le 24 mai 1570 Charles IX qui se rendait à Saint-Malo.

Enfin, au manoir de Riancourt, à l'angle de la rue de ce nom et de la rue de la Pie, mourut Robert Surcouf en 1827. Il y a une chapelle abandonnée (qui appartient au comte d'Evry).

Abordons maintenant l'église Sainte-Croix. Elle occupe l'emplacement d'une chapelle construite par saint Malo ; en granit, de style grec-romain, commencée en 1742, elle ne fut terminée qu'en 1840. L'extérieur est assez ordinaire. Sa tour carrée a 40 mètres de haut que couronne un dôme. L'intérieur est décoré avec assez de goût. On remarque le long de la nef une fresque de Louis Duveau, peintre malouin ; une statue du Christ de Caravaniez ; la chaire du sculpteur Valentin.

Enfin, dominant la ville, se dresse la colline qui fait face à Saint-Malo, où se dressait autrefois la Cité d'Aleth. Le circuit d'Aleth se fait en un quart d'heure. On y voyait encore en 1636 les traces des murailles, plantées sur le roc à fleur de terre, et des pans à hauteur d'homme. Actuellement il n'en subsiste que des fragments.

Avant de parvenir à son sommet on y rencontrait la petite chapelle Saint-Pierre, dont le chœur était du X<sup>e</sup> siècle. C'est l'abside restaurée en 1868 de la vieille cathédrale. La bataille de 1944 l'a ruinée. Puis, sur le faite de la colline se dresse le fort de la Cité (1759-1761), classé le 27 septembre 1934, transformé par les Allemands en une formidable forteresse. Il existe à l'intérieur des kilomètres de souterrain, parfois à plus de 20 mètres sous terre où le colonel von Aulock avait son appartement. On visite cette forteresse moyennant 20 francs d'entrée.

L'attaque de Saint-Servan par les Américains commença le 6 août 1944 vers 11 heures du matin. Le 9, vers 13 heures la ville était prise, après des combats acharnés où les Américains perdirent beaucoup d'hommes.

Du 9 au 17 août, eurent lieu les grands combats pour la prise de la citadelle.

Les Allemands firent un barrage d'artillerie qui défendait l'entrée de la forteresse, de leurs lourdes pièces marines de Cézembre, de Dinard, de Saint-Malo, et des navires se trouvant en rade et sur la Rance. Les raids d'avions descendant en piqué sur la forteresse qui était arrosée de bombes au phosphore gélifié et au pétrole. Partout ce n'était que du feu. Les défenses allemandes furent détruites, et dès le 11 août, la D. C. A. du fort n'existait plus. Le 17 août, cent avions attaquèrent à nouveau le fort, qui cette fois, capitula. Le colonel von Aulock et 400 hommes furent faits prisonniers.

Saint-Servan a aussi ses célébrités parmi lesquelles nous mentionnerons : Amable-Parfait Sauveur, corsaire, né en 1773 ; Mgr. Duchesne, de l'Académie française, directeur de l'École française d'Archéologie de Rome (1843-1922), il est inhumé au cimetière du Rosais de Saint-Servan ; Robert Surcouf y mourut en 1827 ; Louis-François Dupont-Dutertre (1714-1793), ministre de la Justice en 1790, mort sur l'échafaud ; Pierre-René-Servais Bouvet, capitaine de vaisseau (1750-1795) ; Pierre Bouvet, contre-amiral (1779-1860) ; Jeanne Jugan, fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres en 1840 ; Joseph-Servan Danycan, corsaire, né en 1674 ; Paul-Louis Danycan, corsaire (début du xvii<sup>e</sup> siècle) ; Alain Porée, corsaire, né en 1665 ; la comtesse de Chateaubriand, née de Bédée, mère de l'illustre écrivain, mourut à Saint-Servan, au château de la Ballue, le 31 mai 1798, et fut inhumée dans le cimetière du Rosais, dans la fosse commune sans que l'on puisse jamais retrouver ses restes.

Le cimetière du Rosais — ce qui veut dire « lieu où croissent les roseaux » — sur les bords de la Rance, jouit d'une vue charmante sur la mer et les bois. Abrité, paisible, ensoleillé, il semble que le repos doit y être particulièrement doux. Puisse-t-il apporter la paix à ceux qui y reposent !

Sur la commune de Saint-Servan il existe de vieux manoirs et de très jolis châteaux, dont nous citerons entre autres : le château de la Ballue, type des riches malouinières (chapelle du xvii<sup>e</sup> siècle) ; manoir de la Gielais, du xvii<sup>e</sup> siècle ; manoir du Château-Doré, belle construction Louis XIII ; le château de la Briantais, avec son pare dessiné, croit-on par Lenôtre, chapelle 1778, appartenant à M. Guy La Chambre ; château du Bose, une des plus belles malouinières, appartenant à M. de Vatry ; ancien manoir de la Haute-Flourie, chapelle du xviii<sup>e</sup> siècle, habité par Duguay-Trouin, Robert Surcouf, et le contre-amiral Bouvet.

3<sup>e</sup>. — PARAMÉ

En sortant de Saint-Malo, l'on emprunte le sillon pour se rendre à Paramé. Une première chaussée fut construite en 1509, bordée de moulins à vent, qui furent détruits en 1758, quand la chaussée fut coupée pour empêcher les Anglais d'approcher de Saint-Malo. En 1733, elle avait été refaite avec une largeur de 13 mètres et dallée en 1794. Devant le casino, complètement détruit en 1944, se dresse sur le parapet une croix de pierre (1816), au pied de laquelle furent fusillés, en 1793, 68 royalistes, hommes, femmes, enfants.

Du Sillon au boulevard de Rochebonne, il a été bâti en 1853 une digue de plus de 1.500 mètres. Auparavant ce n'était que des dunes qui s'étendaient sur près de 2 kilomètres de longueur.

On pense que le nom de Paramé est une contraction des mots latins : *Passus ramatus* qui signi-



fait « un pas de rame ». Paramé était à un pas ramé de Saint-Malo.

Jusqu'en 1879, ce n'était qu'un petit bourg ; quelques maisons anciennes y sont encore conservées boulevard de Rochebonne : l'Ormerie, au n° 45 ; le manoir de la Briantais (xvi<sup>e</sup> siècle), rue de la Mairie, au n° 30, la maison du Grand-Jardin.

Près du casino se trouvait un monticule appelé la Hoguette où les fées venaient, disait-on, se rassembler. Là étaient aussi les fourches patibulaires de la seigneurie du Plessis-Bertrand en Saint-Coulomb.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, nous dit : « Au bout du Sillon, plantée d'un calvaire, se trouve une butte de sable au bord de la grande mer. Cette butte s'appelle la Hoguerre, elle est surmontée d'un vieux gibet : les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins, nous les disputions aux oiseaux du rivage. Ce n'était pourtant pas sans une sorte de terreur que nous nous arrêtions dans ce lieu ».

L'ancienne église (xviii<sup>e</sup>) qui fut brûlée par l'armée du duc de Malborough quand elle s'empara le 7 juin 1758 de Paramé, a été transformée en mairie et en halles.

Celle qui existe maintenant date de 1883. On y voit une ancienne statue en marbre blanc du xviii<sup>e</sup> siècle de Saint-Malo (monument historique).

Vers 1880, un banquier parisien, M. Herbert, ayant acquis de nombreux terrains fonda une

société pour la création d'une ville. Aussitôt des villas s'élevèrent ainsi que le Grand-Hôtel et le casino.

La ville compte actuellement plus de 6.000 habitants. C'est une station balnéaire renommée et mondaine. Le bourg, à proprement parler, assez vieillot, se trouve distant de 3 kilomètres de Saint-Malo. En bordure de mer, le long de la digue, sur 1.500 mètres, se trouvent de belles villas, où se concentrent les élégances de Paramé.

Si à mer basse, la mer se retire jusqu'à 700 mètres, découvrant une belle grève, au contraire, lorsque le flux arrive, les flots parviennent jusqu'à la digue, et lors des tempêtes, il y a des spectacles splendides quand les vagues qui s'y brisent jaillissent à de grandes hauteurs, frappant les fenêtres des maisons voisines.

Sur Paramé, nombreux étaient les manoirs, dont beaucoup n'existent plus de nos jours. Un des plus somptueux, classé parmi les belles malouinières, est le château de la Chipaudière, à 900 mètres au sud-est de la Bujardière. Il appartient à M. Magon de la Giclais.

A un kilomètre de Rochebonne se trouve le village de Saint-Ideuc, du nom bretonnisé de Saint-Illud, moine qui vivait au v<sup>e</sup> siècle dans le pays de Galles où il avait fondé un monastère d'où sortit saint Samson, premier évêque de Dol. Ce dernier fonda la paroisse de Saint-Ideuc au vi<sup>e</sup> siècle. Son église actuelle est de 1721, sa consécration date du 9 septembre 1770, comme l'indique une plaque commémorative dans la nef.

On y remarque trois rétables peints : la grille de la table de communion du XVIII<sup>e</sup> siècle, un tableau du XVI<sup>e</sup>, et des fonts baptismaux du XVII<sup>e</sup>.

Saint-Ideuc était une seigneurie. Il y a plusieurs jolies malouinières, et le vieux manoir des Portes-Cartier. Il appartenait à Jacques Cartier qui y mourut le 1<sup>er</sup> septembre 1557 (monument historique classé le 21 février 1940).

A 2 km. 600 de Rochebonne, nous trouvons Rothéneuf, hameau de 400 habitants, qui est aussi une station balnéaire où l'on trouve de belles falaises et une agréable plage. Son église paroissiale est de 1869. Ce bourg est connu par ses rochers sculptés par un ermite, l'abbé Fouré. Ils sont plus curieux que beaux. Toutes sortes de personnages y sont représentés. On y distingue : Jeanne du Minihil, le colonel de Villebois-Mareuil, et les Boërs, saint Budoc et bien d'autres encore.

Si l'on continue par la route de Cancale, on arrive à Saint-Coulomb. Cette paroisse dont le nom rappelle celui de saint Columban, moine irlandais du VI<sup>e</sup> siècle, existait dès le XI<sup>e</sup>. Dépendant de l'archevêque de Dol Ginguéné, celui-ci la donna à son frère bâtard Salomon, ancêtre de la famille du Guesclin. L'église n'offre aucun intérêt. La nef est de 1836, le chœur et le transept de 1839.

Sur la plage du Guesclin est un îlot où fut construit le château fort du Guesclin en 1160, rasé de 1757 à 1759 pour faire place à un fort

qui existe encore actuellement. Les du Guesclin l'avaient abandonné en 1259 pour construire sur la route de Saint-Méloir-des-Ondes le château fort du Plessis-Bertrand. Ce dernier fut démantelé par ordre d'Henri IV. Il en reste encore de belles ruines. Le Plessis-Bertrand avait été érigé en comté en 1702.

A un kilomètre du bourg de Saint-Coulomb, se trouve le château de la Fosse-Hingant, qui appartenait en 1779 à M. Desilles, seigneur de Camberton. Son fils fut André Desilles, le jeune héros de Nancy qui se jeta en 1790 devant un canon pour éviter un massacre dans la répression d'une révolte militaire. Sa sœur, M<sup>me</sup> Jean Desclos de la Fonchais, cacha les papiers de la conspiration de la Rouairie. Dénoncée par un nommé Chevetel, elle fut guillotinée à Paris, en 1793. C'est un château du XVII<sup>e</sup> siècle avec un pavillon en forme de temple grec à quatre colonnes doriques (appartient à M. Petit).

## CANCALE

Cancale est un chef-lieu de canton qui, avec son port de la Houle, compte 6.500 habitants. La Houle signifie « vague ». L'ensemble qui constitue un spectacle charmant, lorsqu'on le domine du haut des falaises de la ville, se divise en deux parties : la ville sur le plateau, le port au pied de celui-ci.

Les cancalaises, au type plutôt masculin, au teint bronzé, les traits assez forts, le verbe haut, effrontées, parlant patois, représentent parfaitement la femme-marin et agricole, car elles s'occupent autant des parcs à huîtres et du poisson, que des pommes de terre. Beaucoup portent encore une petite coiffe légère, élégante, ce qui est assez rare à voir sur la côte d'Emeraude, où elles ont presque toutes disparu.

La ville elle-même n'offre guère d'intérêt. L'église est sous le vocable de saint Méen, saint breton originaire de Gwent en Cambrie méridionale, qui débarqua sur une plage de Cancale au <sup>vi</sup> siècle, remplace une ancienne église qu'avait construite Garangeau de 1715 à 1727. Elle date de 1875, et le clocher n'en a jamais été fait.

Le petit port de la Houle, au pied de la falaise où s'adossent les maisons, se compose d'un large

quai qui sert de rue unique (site classé le 11 novembre 1943). Il évoque toujours l'idée du « Rocher de Cancale » l'île des Romains où était au <sup>xviii</sup> siècle un ermitage. Le fort que l'on y voit date de 1779-1788, et fut construit à la suite d'un combat naval où les Anglais coulèrent trois navires français (site classé le 4 décembre 1942).

A basse mer, le port s'assèche complètement, et il y a quelques années s'y dressaient les trois mâts qui venaient y passer l'hiver avant de repartir pour Terre-Neuve.

Les parcs à huîtres apparaissent également sur 172 hectares, et c'est l'instant où les femmes s'y rendent pour les ramasser ou pour faire l'entretien du parc. Ces huîtres eurent toujours une grande renommée et dès le <sup>xvii</sup> siècle, elles étaient servies sur la table du roi.

Dans l'histoire de ce pays l'on mentionne le passage du roi Charles IX en 1570, ainsi que le débarquement du duc de Marlborough avec ses 15.000 hommes qui, le 5 juin 1758, pillèrent la ville.

De tout Cancale, l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la baie du Mont Saint-Michel et de l'admirable pointe du Grouin (3 km. 500) qui domine la mer de 49 mètres, l'on découvre un panorama de toute beauté depuis le cap Fréhel, les côtes normandes, les îles Chausey, le Mont Saint-Michel. Le Grouin a été classé le 3 novembre 1942.



## LE MONT SAINT-MICHEL

C'est au Mont Saint-Michel que s'arrêtent chaque année le plus grand nombre de touristes. Ils viennent de France et d'ailleurs. Le Mont est connu dans le monde entier.

Rien de plus curieux, de plus révélateur, de presque surnaturel que ce rocher où se dresse la plus fameuse des abbayes « la merveille de l'Occident », dont la flèche s'élève à 75 mètres de haut. Le circuit du rocher ne fait pas moins de 900 mètres, et tout à l'entour, s'élèvent des remparts et des tours inexpugnables.

C'est une vision féérique quand, à marée haute, le Mont, tel un oasis de paix et de prières, se reflète dans le miroir des flots qui l'entoure.

Lorsque le jusant se produit, la mer se retire jusqu'à 15 kilomètres, découvrant de vastes étendues de sables représentant parfois 300 kilomètres carrés. Si, pour les touristes non avertis, ces sables semblent inoffensifs, ils sont en réalité fort dangereux, car ces plaques luisantes reflétant les nuages, que l'on aperçoit un peu partout, sont des tangles qui absorbent les choses et les êtres qui ont l'imprudence de s'y aventurer. Défense naturelle du Mont quand il paraît être le plus vulnérable.

Malheur à qui se perd sur ces sables à la marée montante : la mer semble, au loin, reposée, endormie, alors que, lentement, insidieusement, elle s'infiltré à travers ces dunes minuscules aux formes de vagues, qu'elle sculpta dans les sables en se retirant. Soudain l'on voit partout une légère nappe d'eau qui s'étend, monte, couvrant à perte de vue ce qui, peu de temps encore auparavant, paraissait terre ferme. Parfois, au contraire, la mer se précipite avec impétuosité, avance avec la fougue d'un cheval au galop, et cette immense nappe liquide submerge la baie.

Ce triangle d'améthyste rose, pour reprendre la charmante expression de M. de la Varenne, était un énorme rocher au VIII<sup>e</sup> siècle, perdu au milieu de la forêt de Scissey, qui s'étendait au delà de Jersey. Il s'appelait le Mont-Tombe. Sur lui se dressait un très grand dolmen. Il servait aux Druides pour y exercer leur religion. Saint Aubert, évêque d'Avranches, reçut l'ordre et mission de saint Michel de construire pour son culte un sanctuaire. Obéissant, l'évêque fit construire un oratoire en 708. Depuis lors, il alla en s'agrandissant. Survint la catastrophe de 709, où la mer submergea toute la forêt, et en fit une splendide baie, isolant le mont de la terre. De là le surnom que prit le mont de Mont Saint-Michel au péril de la mer.

Exposé, en effet, à la force de la mer, toujours en péril, mais toujours protégé par l'archange saint Michel. C'est ainsi qu'au cours des siècles s'éleva cette merveille des merveilles, qui du haut de sa flèche au sable mesure 152 mètres.

Décrire le mont Saint-Michel est chose impossible. Il faut le voir pour comprendre comment peut vivre cette petite commune de 227 habitants, et la vie intérieure qui l'anime. Tout l'art architectural, toute la beauté spirituelle s'y harmonisent avec la beauté naturelle de ce site incomparable.

Il faut assister au Mont au coucher du soleil. Les artistes, les délicats, épris de poésie et d'art, se font un devoir de passer une nuit au Mont pour admirer cette chose unique. Ils sont célèbres, ces couchers, dans tout le pays. Les teintes, les reflets qui imprègnent les pierres, le sable, la mer, qui se jouent dans les colonnettes de granitelle rose, qui rougissent à l'irradiation de l'astre qui sombre derrière l'horizon comme dans un gouffre écarlate sont admirables. La féerie se poursuit lorsqu'il n'y a plus au ciel que des reflets orangés tirant sur l'améthyste, et qui s'estompant peu à peu, se changent en vert pâle, presque blanc.

Le Mont fut dirigé de 966 à 1793 par 47 abbés successifs.

Sous la Révolution, il s'appella le Mont-Libre, puis il fut pillé de tous ses ornements, bijoux, vêtements..., la magnifique bibliothèque, les précieux manuscrits, les inestimables antiphonaires, missels, toutes les archives, toute l'histoire du Mont furent dispersés, perdus... Puis, on y entassa des prisonniers, principalement des rec-teurs, des prêtres des paroisses bretonnes.

Napoléon I<sup>er</sup> décida que le Mont servirait de

prison. Du lieu de pèlerinage, de recueillement, il devint un bagne, un lieu de blasphème. 12.000 prisonniers y furent enfermés pendant 60 ans : « Ils imprimèrent sur les murs les stigmates de leur infamie, de leur saleté, de leurs affreux espoirs » (M. de la Varende). Au nombre de ces condamnés aux travaux forcés se trouvèrent le régicide Le Carpentier, le faux Dauphin, Mathurin Bruno, Barbès, Blanqui, Raspail, etc...

L'empereur Napoléon III abolit le bagne du Mont Saint-Michel le 20 octobre 1863.

Rappelons rapidement l'histoire du Mont. L'oratoire fut construit en 708. Au x<sup>e</sup> siècle, fut bâtie à sa place l'église carolingienne qui fit place à la basilique romane, en 1020. Son fondateur fut Richard II, duc de Normandie. Brûlée en 1203 par Guy de Thouars, elle fut remplacée par ce qu'on appelle aujourd'hui « La Merveille » (1203-1228). Depuis lors, des constructions nouvelles, des embellissements agrandirent toujours l'abbaye et le Mont, car les remparts eux-mêmes furent fortifiés comme ceux d'une véritable forteresse.

En 1874, l'abbaye fut attribuée à l'administration des Monuments historiques. L'église abbatiale a été rendue au culte en 1922. Le pèlerinage a recommencé et la grande fête en est le 29 septembre pour la Saint-Michel.

## COMBOURG

En revenant du Mont Saint-Michel, vers Saint-Malo, il faut faire un détour pour passer par Combourg. C'est un pèlerinage littéraire et archéologique.

Ce bourg de 4.500 habitants est anciennement connu. On assure que saint Lunaire y vint prêcher au vi<sup>e</sup> siècle, et on y voit une fontaine et une croix qui lui sont dédiés.

Le château féodal fut construit en 1025, par Ginguéné, archevêque de Dol. Il fut restauré en 1866 et 1878. La forteresse a quatre tours rondes dont l'une d'elles, la plus ancienne (xiv<sup>e</sup> siècle) qui servait de donjon, s'appelait « la tour de l'Horloge ». Elle renferme la chapelle du château. On pense que c'est Chateaubriand qui lui donna son nom actuel de « tour du More ». Les trois autres tours se nommaient : tour Madame, tour de Monsieur le Marquis, et tour du Garde-Meubles. Elles portent à présent les noms de : tour Sybille, tour du Croisé, tour du Chat, parce qu'on y trouva le squelette d'un chat, en 1876, et qui avait été, dit-on, emmuré vivant.

La légende assure, et Chateaubriand l'écrivit gravement dans ses *Mémoires* que le marquis

Malo de Coëtquen (1727), ancien possesseur du château, amputé d'une jambe à la bataille de Malplaquet, et à qui on avait mis une jambe de bois, descend parfois la nuit, accompagné d'un chat noir, par l'escalier de pierre de la tour du Chat, où couchait René de Chateaubriand.

Combourg, qui était une baronnie d'ancienneté, fut érigée en comté en juin 1575. C'est le 3 mai 1761 que Combourg fut vendu à René-Auguste de Chateaubriand, père de l'écrivain, et qui prit à ce moment le titre de comte de Combourg. Le château appartient à la comtesse de Durfort née de Chateaubriand.

De Combourg, pour revenir sur la Côte d'Emeraude, il faut passer par Dol et Dinan.



## DOL-DE-BRETAGNE

En l'an de grâce 546, Samson le Cambrien, grand pontife de l'île de Bretagne, quittant son pays à la tête d'un certain nombre de religieux, s'embarqua, suivant la tradition, dans une auge de pierre. Il traversa la mer et aborda l'Armorique à l'embouchure d'une toute petite rivière que l'on appelle le Guyoul. Il prit pied sur ce coin de la côte marécageuse qui s'étend entre le rocher d'Aleth et celui du Mont que les Armoricains avaient consacré à Belenus et qui fut ensuite placé sous la protection de l'archange saint Michel, chef de la milice céleste. Il aperçut, devant lui, à quelque distance, les contours d'un plateau granitique qui surplombe le pays bas qui borde la mer. Il marcha dans la direction du plateau, contourna un énorme rocher presque toujours entouré d'eaux marneuses que l'on appelle à présent le Mont-Dol et mit enfin le pied sur la terre solide. La petite troupe fut bien accueillie par les habitants, aussi Samson décida-t-il d'y bâtir un monastère qu'il transforma bientôt en évêché.

Ainsi naquit Dol, cité essentiellement religieuse dans sa formation et qui devait le rester dans son développement. Sa destinée subit de

multiples avatars, mais les siècles se sont transmis comme un pieux héritage le parfum mystique de sa fondation, ce parfum qui flotte encore aujourd'hui et que l'on respire lorsque l'on rêve en flânant dans ses murs.

Les heurs et les malheurs de la petite cité épiscopale, témoin des premiers fastes du royaume de Bretagne, correspondent à ceux du peuple breton. Erigée en archevêché par notre premier grand roi, Nominoé, elle eut, suivant la tradition, l'honneur de voir célébrer en sa cathédrale le sacre de celui que nos ancêtres avaient paré du titre de Père de la Patrie. Elle redevint simple évêché en 1199, mais toujours ses évêques protestèrent; ils réclamèrent, sans succès d'ailleurs, la préséance aux Etats de Bretagne. Et le siège épiscopal disparut lors de la tourmente révolutionnaire, en même temps que la Bretagne perdait son unité.

Aussi, jusqu'à nos jours, dominées par l'imposante masse grise de sa cathédrale gothique, ses maisons à piliers et ses rues tortueuses ne connaissent d'animation que le samedi, jour de marché. Passé ce jour turbulent, la vie s'écoulait calme et quiète; on percevait à peine, après le tintement argentin des cloches, que les psalmodies de ses chanoines et les bruits d'abeille des Ave Maria dans les monastères voisins.

Aujourd'hui, les oraisons se sont tues. Mais, si l'air de Dol est déchiré par le cri strident des locomotives, si les jours de l'été voient passer en trombe, dans ses rues effarées, les automobiles

de certains touristes plus soucieux de la plage voisine et de son casino que de la mâle beauté de l'antique cathédrale, le promeneur solitaire pourra quand même y poursuivre ses méditations et remuer le coffre aux souvenirs. Il ira sur les Douves contempler les horizons du marais qui se déroule à ses pieds et se présente à lui comme les prémices de la mer lointaine; il se recueillera dans la haute et sévère cathédrale taillée dans le dur granit du pays, et la lumière tamisée des vitraux lui apportera comme un regain des splendeurs passées; il ira évoquer les druides du Champ-Dolent ou de la fontaine merveilleuse de Carfantain... Carfantain, Kerfeunteun, non breton à peine modifié ! Ah ! que nous sommes bien là, dans ce pays, en pleine terre celtique !

## DINAN

Encore une vieille ville bretonne pittoresque, remplie de souvenirs historiques, qui était une des places les plus fortes du duché. Perchée sur une colline qui domine la vallée de la Rance, que l'on peut admirer de la promenade des Grands-Fossés, elle renferme aujourd'hui plus de 12.000 habitants. Une ceinture de vieux remparts et de tours crénelées l'entoure.

On trouve encore beaucoup de maisons de bois datant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, avec des tourelles, des portes en arcades, les façades sculptées, à pignons élevés.

Les constructions modernes sont aussi de bon goût, dans le style breton, en belles pierres de granit, et elles ne jurent pas avec l'aspect ancien de certains quartiers.

Le château, admirablement conservé, est un monument militaire remarquable. Il a deux fortes tours qui paraissent se confondre. Sur la plateforme, il y a une vue magnifique sur tout le pays. Brûlé en 1380 sous Jean IV, reconstruit, il fut habité par la duchesse Anne de 1499 à 1507. On y peut visiter la porte du Guet (aujourd'hui la chapelle), la Salle du Serment, les Salles d'Armes, du Duc, des Gardes, etc... En 1793 le

château servit de prison. Aujourd'hui, il contient le musée de la ville.

Cette charmante petite ville est un lieu d'agrément pour quiconque aime flâner. Ici, la tour de l'Horloge, avec son clocher octogonal et son inclinaison bizarre, s'élève à 60 mètres. Elle contenait une horloge offerte par Anne de Bretagne, ainsi qu'une cloche encore existante. Là, c'est l'église Saint-Sauveur, aux styles ogival flamboyant et romano-gothique. Commencée au XI<sup>e</sup> siècle, elle fut achevée en 1653. C'est le monument le plus remarquable de la ville. On y voit le cénotaphe qui contient le cœur de Bertrand du Guesclin.

L'église Saint-Malo est un bel édifice datant de 1490. La première pierre en fut posée par le vicomte de Rohan. La nef est du XIX<sup>e</sup> siècle.

La rue la plus originale est celle du Jerzual, en pente fort rapide et tortueuse, qui conduit à la Rance, et bordée de vieilles maisons du XVI<sup>e</sup> siècle.

La promenade des remparts est fort attrayante, et la vue des plus belles. Une partie des fossés est transformée en jolis boulevards.

Dinan compte plusieurs illustrations : l'académicien Charles Duclos (1704-1739) ; le médecin Julien Bresson (1751) ; le bénédictin dom Jamin (1730) ; Pierre le Hardi, député à la Convention, etc...

A la sortie de la ville, enjambant la vallée de la Rance, le viaduc de Lanvallay en granit, de 10 arches, haut de 40 mètres et long de 250 mètres, est très remarqué.

Cette ville, essentiellement touristique, offre de nombreuses excursions, dont les ruines considérables du château de la Garaye, à Taden. Devant l'église, existe le tombeau de Claude Marot, comte de la Garaye, et de sa femme M<sup>lle</sup> de la Motte-Piquet. Plouer, avec son château et ses étangs, au fond d'une vallée ombragée. Mais la recherchée est celle de la Rance, d'où en bateau, l'on regagne Saint-Malo.



## LA RANCE

Cette délicieuse rivière qui passe pour une des plus jolies de France, qui s'étend sur 100 kilomètres, a son embouchure dans la baie de Saint-Malo, où elle s'étale sur plus d'un kilomètre de largeur. De Dinan à Saint-Malo la vedette met deux heures et demie pour parcourir les 18 kilomètres qui les séparent. Sur tout le rivage ce ne sont que bois, prairies, châteaux, villages aux noms charmants.

Lentement, le bateau descend la rivière; une dernière fois, nous apercevons les remparts de Dinan qui dominent du haut de la colline la Rance à 75 mètres. On suit l'étroite vallée que bordent les hautes falaises, puis on passe Taden où la Rance s'élargit sur 500 mètres.

Se resserrant à nouveau et franchissant l'écluse du Chatelier, s'ouvre alors l'estuaire qui subit la marée. A marée haute, c'est un véritable fjord, parfois large, parfois étroit, chaque détour en change la perspective. Sur les pentes rocheuses croissent des bruyères, que protègent de leur ombre de hautes fougères. Devant nous défilent Mordreuc au clocher effilé, le Chêne-Vert aux remparts éboulés, près d'un petit château et de vieux chênes, au milieu de la verdure, dans un

cadre poétique. Puis on arrive dans la plaine de Mordreuc, large de deux kilomètres; et cela continue ainsi tout le long de la promenade. Port-Saint-Hubert, Port-Saint-Jean, Saint-Suliac qui porte le nom de son patron né en 530 au pays de Galles où son père était roi. Il y a une trentaine d'années, dans ce village rustique, les maisons basses aux portes cintrées étaient recouvertes de chaume. Sa vieille église gothique des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles est entourée de son cimetière qui fut classé le 11 juillet 1942. Le clocher et le porche de l'église le furent le 2 mars 1912.

Puis c'est le mont Garrot, haut de 72 mètres, d'où le panorama va jusqu'au Mont-Saint-Michel et Dinan, classé comme site artistique le 12 janvier 1943.

Là, c'est Jouvente où sont le bac et l'auberge appelée « l'Egorgerie », en souvenir de six personnes qui y furent assassinées au début du siècle dernier, l'Île-aux-Moines, l'Île Cheviel, la Richardais, le Rocher Bizeux, enfin la Vicomté, Dinard, Saint-Servan, et la splendide baie de Saint-Malo qui laisse les yeux éblouis.



On ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la mer ou de la Rance. Si la baie de Saint-Malo nous offre une variété infinie de sites charmants, la Rance nous présente une suite d'aquarelles délicieuses, d'une richesse extrême, où une végétation luxuriante se mêle aux tons les plus doux des prairies vertes, aux essences d'arbres aux

divers coloris, aux teintes des vieilles pierres qui semblent se transformer sous les effets de lumière du soleil ou des grisailles des ciels assombris.

Chateaubriand nous dit, dans des pages délicieuses, à propos de ces demeures somptueuses qui bordent la Rance et les communes immédiates : « Rien de plus charmant que les environs de Saint-Malo, dans un rayon de cinq à six lieues. Les bords de la Rance, en remontant cette rivière depuis son embouchure jusqu'à Dinan, mériteraient seuls d'attirer les voyageurs ; mélange continu de rochers et de verdure, de grèves et de forêts, de criques et de hameaux, d'antiques manoirs de la Bretagne féodale et d'habitations modernes de la Bretagne commerçante.

» Celles-ci ont été construites en un temps où les négociants de Saint-Malo étaient si riches que, dans les jours de goguettes, ils fricassaient des piastres et les jetaient toutes bouillantes au peuple par les fenêtres. Ces habitations sont d'un grand luxe et ornées d'orangeries, d'eaux jaillissantes et de statues. Quelquefois les jardins descendent en pente au rivage derrière les arcades d'un portique de tilleuls, à travers une colonnade de pins, au bout d'une pelouse, par-dessus les tulipes d'un parterre, la mer présente ses vaisseaux, son calme et ses tempêtes (1). »

Certains châteaux sont « en partie de marbres apportés de Gênes et d'une magnificence dont nous n'avons pas même idée à Paris » (2).

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 225, édit. Biré.

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 225, édit. Biré.

## DINARD — SAINT-ENOGAT

Deux kilomètres de bras de mer séparent Saint-Malo de Dinard. En un quart d'heure, la vedette franchit cet espace.

Dinard la jolie est la reine des plages bretonnes, non pas par son ampleur mais par son climat, sa richesse : c'est un oasis de verdure, de fraîcheur, de lumière. Sa propreté, son élégance, ses villas princières, en font un joyau unique sur la côte.

La douceur et l'égalité de sa température permettent de cultiver, en pleine terre, les palmiers, les camélias, les figuiers qui atteignent des tailles exceptionnelles. Partout ce ne sont que des jardins aux fins gazons recouverts de fleurs précieuses, des grappes de roses tombent le long des murs, car les jardins sont souvent accrochés aux flancs des rochers que surmontent d'admirables villas.

Dinard est le séjour favori des Anglais et des Américains. Beaucoup y passent même l'hiver. Peuplée de près de 10.000 habitants, la ville s'étend maintenant au delà de Saint-Enogat, dont elle dépendait autrefois.

De Paris, par avion, Dinard n'est éloigné que de 90 minutes, et de 6 heures par trains directs.

De Londres, par paquebots, il n'y a que dix heures, et maintenant par avion, moins d'une heure.

Les plus jolis coins de Dinard sont de la porte d'Émeraude à la pointe du Moulinet, et de la Malouine à Saint-Enogat. Dans tous ces quartiers ce ne sont que splendides villas et châteaux. Près de la plage, des hôtels de grand luxe et de premier ordre se suivent. Certains, avant la guerre, ouvraient toute l'année.

A Dinard, on trouvait tous les sports et distractions possibles : golf, tennis, yachting, courses, concours hippique, régates, fêtes, jeux au Casino, etc... Bateaux, vedettes pour excursions à Dinan, Saint-Cast, Jersey. Actuellement, des cars de grand tourisme assurent plusieurs fois par jour les parcours de Dinard-Dinan-Rennes, Dinard - Saint-Cast - Saint-Brieuc, Dinard - Saint-Lunaire - Saint-Briac.

Jusqu'en 1850, cette plage était inconnue. Il n'y avait, un peu retiré de la côte, qu'un village de pêcheurs.

Avant la Révolution, Dinard était une seigneurie, qui dépendait autrefois de celle de Plancoët, dont elle fut démembrée au xvi<sup>e</sup> siècle. Elle appartint successivement aux Dinan (1232), aux du Gueselin (1346), aux Tournemine, Laval, Avaugour, qui la vendirent en 1634 aux Ladvoeat, seigneurs de la Crochais, qui la conservèrent jusqu'en 1789.

Il y avait plusieurs manoirs, dont voici les plus intéressants : La Baronuais, situé dans

l'anse du Prieuré de Dinard. Son manoir actuel date de 1647. Au moment de la Révolution il appartenait à François Collas de la Barre, qui avait vingt enfants. Chateaubriand dans ses *Mémoires* en parle plaisamment. Il est de nos jours à M. de Sonis.

Le manoir de la Vicomté, à 2 kilomètres de Dinard, sur le bord de la route de la Richardais, est superbement placé sur les falaises de la Rance, entouré de jolis bois. Un château moderne a été construit près de l'ancien, qui comportait donjon, douves, chapelles. On prétend que Voltaire en fut l'hôte.

Sur la route également de la Richardais se trouve l'ancien Prieuré des Trinitaires, tout au fond de la baie. Le Prieuré fut fondé en 1324 par Geoffroy et Olivier de Montfort, qui habitaient le château de la Motte-aux-Montfortins, en Pleurtuit. La chapelle en ruines, de style ogival, a une nef de 18 mètres de long sur 8 mètres de largeur. A l'intérieur existent deux enfeus remarquables, sous des arcades trilobés, avec des pierres tombales représentant leur effigie. L'aîné des frères, Geoffroy, a la tête qui repose sur un coussin et ceinte d'un tortil de baron. Il tient un bouclier à ses armes. La statue d'Olivier est pareille, moins le tortil de baron, et porte sur son bouclier un lion comme brisure en signe de cadet. A leurs pieds est un lévrier. La chapelle est tapissée de lierre et de feuillage qui en font un lieu de poésie.

Le Prieuré, qui avait été détruit sous la Révolution, a été restauré dans le style de



l'époque, par le vicomte de la Choüe de la Mettrie, issu d'une ancienne famille du pays.

On trouve aussi une vieille demeure dans la Grande-Rue (n° 70) que l'on nomme la maison du Prince Noir, qui est du xvi<sup>e</sup> siècle, en beau granit, avec fenêtres aux ogives sculptées, aux portes en plein cintre, et une tourelle au toit pointu. Seulement n'oublions pas que le Prince Noir vécut en 1356 !

L'histoire conserve le souvenir du débarquement à Dinard du duc Jean IV, rappelé d'exil par les Bretons en 1379.

Puis, l'incursion anglaise, qui après le débarquement à Saint-Lunaire, en 1758, vint à Dinard établir des batteries au Moulinet ainsi qu'à la Vicomté pour bombarder en vain Saint-Malo. Elle dut se retirer deux jours plus tard sur Saint-Lunaire.

Saint-Enogat, qui était la paroisse, était dédiée à saint Enogat, évêque d'Aleth vers le début du vii<sup>e</sup> siècle, fut jusqu'en 1858 le centre du pays. La vieille église de style Renaissance a été démolie à ce moment, sauf la tour qui date de 1761, et le culte transféré à Dinard, nouvelle commune et paroisse. Une nouvelle paroisse ayant été fondée à Saint-Enogat en 1867, l'église fut reconstruite de 1872 à 1874 en conservant son ancienne tour.

Le corsaire François Carosin de la Landelle naquit à Saint-Enogat en 1762.

En 1790, Saint-Enogat fut érigée en commune.

Lorsqu'en 1855 des étrangers vinrent à Dinard,

ils furent séduits par la beauté du pays. La pointe de Dinard et la Malouine étaient nues, couvertes de sable, ce n'étaient que de pauvres pâturages. Au fond de la plage, il y avait d'énormes dunes de 7 à 8 mètres de haut. Ces étrangers achetèrent des terrains et aussitôt s'élevèrent des propriétés entourées de parcs. Parmi ces propriétaires on relève les noms de : Mame, Roederer, Féart, Hennessy, Cancac...

L'un des principaux fondateurs de Dinard fut le comte Rochaid Dahdah qui édifia vers la plage de l'Ecluse un nouveau centre en faisant construire de nombreuses maisons et villas. C'est à lui que l'on doit la ligne de chemin de fer, et le projet de la porte d'Émeraude reliant la plage de l'Ecluse à la côte de Dinard. Sa famille habite encore la ville.

Sur la pointe de Dinard, M. Coppinger, Américain, fit bâtir un beau château au milieu d'un parc superbe. Le magnifique château des Deux-Rives fut édifié par le comte Rochaid avec un parc de toute beauté, des sources d'eau vive et une chapelle. Il appartient aujourd'hui au comte de la Rochefoucauld.

La villa Fréhel, qui était au comte Joseph Rochaid a une vue merveilleuse sur la mer. C'est en cette habitation qu'en 1885 les princes d'Orléans passèrent l'été sur notre côte d'Émeraude.

La Malouine qui appartenait à cette époque au duc d'Audiffret Pasquier était un immense parc. Vendu à M. Poussineau qui le morcela, il

s'y construisit de ravissantes villas avec des jardins soigneusement entretenus où poussent toutes sortes d'arbres, d'arbustes et de fleurs chatoyantes. C'est un des plus jolis endroits de Dinard.

Sur les falaises du Prieuré, très abritées des vents, où croit une végétation admirable, s'échelonnent de superbes villas et manoirs aux grands parcs : Belle-Issue, dont les jardins furent dessinés par Le Nôtre ; la Baronnie, Belle-Entrée, le Val..., et combien de maisons principales que nous oublions.

Les rues, les boulevards, et le service d'eau furent terminés en 1891. Dinard était née et n'avait plus qu'à prospérer, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Aussi décida-t-on d'y transférer le chef-lieu de canton qui était alors à Pleurtuit et de prendre le nom de Dinard-Saint-Enogat.

Une des plus jolies promenades à faire est celle de la Vicomté, soit par le chemin de ronde qui surplombe la Rance d'où l'on contemple Saint-Malo et Saint-Servan, soit par la route où l'on ne voit que de splendides propriétés avec des jardins anglais d'une fraîcheur et d'une beauté sans égales.

Rien de plus agréable que ces petites chaussées, construites depuis peu d'années, le long des rochers et dominant à peine la mer, que l'on suit ainsi pas à pas, et celles de la promenade « Clair de Lune », où l'on ne voit que fleurs, palmiers, mimosas, verdure. Peu de villes possèdent jardins semblables.

Dinard a eu beaucoup à souffrir de la guerre. Le premier bombardement aérien date du 29 juillet 1944. Le 6 août, vers 16 heures, les Américains commencèrent à tirer sur la ville. L'évacuation fut ordonnée par les autorités d'occupation. Rien que dans la nuit du 8 août 5.000 personnes partirent vers Saint-Lunaire. Les canons installés le long de la côte tiraient sur les Américains qui attaquaient la Cité. Ceux-ci ripostèrent, et les bombardements allèrent bon train. Du 8 au 14 août les duels d'artillerie furent d'une extrême violence, et à cette dernière date, les incendies ravageaient le centre de la ville, particulièrement les rues du Casino et Levavasseur. D'innombrables villas et immeubles étaient en flammes un peu partout. Le 15, les Américains entrèrent enfin avec leurs tanks venant de Pleurtuit où ils avaient essuyé de très durs combats.

1.200 immeubles furent endommagés, 80 complètement détruits, et il y eut plus de mille sinistres. Plusieurs grands hôtels ont complètement brûlé, et de très belles villas subirent le même sort.

Quittant Dinard, nous traversons Saint-Enogat, dont nous avons déjà parlé. Dans le cimetière est enterrée Judith Gautier, morte en 1917, fille aînée de Théophile Gautier, mariée à Catulle Mendès, dont elle vivait séparée.

La plage est assez grande, mais le sable, mélangé de coquilles, est assez gros. Une jolie promenade consiste à suivre un étroit sentier de ronde qui conduit à Port-Blanc, sur la route de Saint-Lunaire.

## SAINT-LUNAIRE

Pour arriver à Saint-Lunaire qui se trouve dans un creux il faut descendre la rapide côte du Tertre, d'où l'on découvre tout le bourg, et par-dessus lui, la mer et le cap Fréhel.

Après avoir franchi le Crévelin et la digue, on prend une belle avenue qui conduit au centre de cette station balnéaire et climatique de 1.475 habitants.

C'est une des plus importantes de Bretagne, mondaine et calme en même temps.

Ce pays fort anciennement connu s'appelait autrefois Pontual, nom féodal de la seigneurie. Par la suite le nom se transforma en celui de Saint-Lunaire-de-Pontual qui subsista jusqu'à la Révolution. Depuis, le nom seigneurial disparut complètement, et on ne conserva que celui du saint qui vécut et mourut dans ce pays vers 580.

Le nom de Pontual provient de Tudual, évêque de Tréguier, frère de saint Lunaire, qui avait jeté un pont sur le Crévelin. Ce pont fut dénommé le pont de Tudual, et par contraction Pontual.

C'est sur les rivages de cette contrée que débarqua saint Lunaire et sa suite, qui venait de Grande-Bretagne. Il naquit au pays des Démedes (Penbrokshire) de Hoël I<sup>er</sup>, roi de Cambrie. Il

était le neveu de saint Briec. Elevé dans le canton de Clamorgan, au célèbre monastère de Saint-Iltud, il devint évêque très jeune. Saint Lunaire a la réputation de guérir les yeux.

Saint-Lunaire, avant la Révolution, était le siège d'une puissante seigneurie du nom de Pontual. La famille de ce nom qui la possédait était une des plus importantes de Bretagne. Elle demeurait depuis un temps immémorial au château de Pontual, situé dans le bois de ce nom, où elle resta jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle. A partir de cette époque elle habita, jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, le château de la Villerevault. Ces deux châteaux n'existent plus. Un des membres de cette famille, Olivier de Pontual, fut évêque de Saint-Malo de 1231 à 1259.

L'ancienne église, qui est un monument historique classé le 18 mars 1913, entourée de son cimetière, occupe l'emplacement du monastère fondé par saint Lunaire. Sa nef date du xi<sup>e</sup> siècle, le chœur fut refait au xiv<sup>e</sup> et les collatéraux sont du xvii<sup>e</sup>. Le clocher est très curieux, il affecte la forme d'un pigeonnier sommé d'un toit pointu. A l'intérieur, il reste plusieurs tombeaux intéressants. D'abord, le tombeau de saint Lunaire composé d'un sarcophage gallo-romain, recouvert au xiv<sup>e</sup> siècle d'une statue du saint. Revêtu de ses ornements épiscopaux, il semble dormir les mains jointes, mitré, et sa crosse entre ses mains.

Au transept sud, sous un enfeu gothique, est le tombeau de la famille de Pontual, et on y



observe une statue remarquable par le style et le fini du travail. Il s'agit d'une femme dont le costume est de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (monument historique).

Dans le transept nord, deux tombeaux arqués où reposent deux belles statues, également du XIV<sup>e</sup> siècle. L'une représente une femme élégamment vêtue, l'autre un chevalier armé. Ils sont séparés par un écusson aux armes des Pontbriand.

Enfin, devant le chœur, sont encore deux pierres tombales, représentant également un chevalier et une dame qui sont Collin de Pontbriand et sa femme Jeanne de Mauny.

Il y avait dans le cimetière une croix très curieuse qui paraissait être du XIV<sup>e</sup> siècle, entièrement en granit, et qui représentait un Christ et une Vierge assise avec l'Enfant Jésus dans ses bras et tenant une pomme dans sa main droite. Il fut malheureusement brisé durant la bataille de 1944. Il a été remplacé par une affreuse copie en ciment armé qui n'est ni artistique, ni de bon goût.

Il est aussi à déplorer que la vieille église, qui est le seul monument historique et ancien de Saint-Lunaire, soit laissé dans un tel abandon, qu'elle s'effondre de tous les côtés. Les Beaux-Arts n'ont pas cru devoir intervenir encore. Et il est pour le moins inadmissible que ce monument classé soit transformé aujourd'hui en hangar municipal, et que personne ne puisse plus le visiter.

La commune de Saint-Lunaire a été instituée le 23 février 1790. Pendant la Révolution le pays prit le nom de Port-Lunaire.

Le 12 août 1858, le comte de la Moussaye, descendant des Pontual, vendit tous les terrains du Décollé à M. Doinel. La veuve de cet acquéreur revendit le 19 février 1879 à MM. François Rubat du Mérac et Eugène Joly, banquiers à Rennes, la totalité des terrains du Décollé.

Tous ces terrains n'étaient que des Dunes où il ne poussait pas un arbre. Aussitôt, il se constitua une société qui entreprit de vendre ces terrains par lots. Des boulevards et des rues furent tracés dès 1879 et construits l'année suivante. Deux ans plus tard, il y avait de nombreuses maisons de bâties.

L'église paroissiale actuelle a été construite de 1882 à 1884.

Le Décollé est maintenant essaimé de villas dont quelques-unes sont fort confortables et d'assez belle apparence, séparées par des avenues un peu trop étroites et bordées d'arbres. Les unes ont la vue sur la baie magnifique de Saint-Malo, les autres, face à l'ouest, contemplent le fort La Latte et le cap Fréhel. Le Décollé qui était encore complètement nu en 1879 est maintenant couvert d'arbres qui sont dans leur ensemble des sapins et des peupliers qui manquent de beauté.

La pointe du Décollé, qui doit son nom à une ouverture qui sépare le rocher en deux, mais qu'une arche naturelle relie sur le haut, est une masse imposante de rochers qui surplombe la mer

d'une assez grande hauteur. C'est un des plus beaux sites de la côte d'Émeraude, et d'où le panorama est très vaste.

A son extrémité a été érigée, le 11 juillet 1880, par les soins de la Société balnéaire de Saint-Lunaire, une énorme croix de granit bleu pour protéger le nouveau pays qui se créait. Elle pèse 12.000 kilogrammes, et fait 4 m. 30 de haut.

Il existe deux fort belles plages. La première, celle de Saint-Lunaire, qui s'étend sur 700 mètres de long, est encastrée entre les pointes de Bellefard et du Décollé. Nullement dangereuse car elle va en pente douce vers la mer, aucun rocher ne venant l'hérissier, elle est composée d'un sable très fin, dur, mélangé de paillettes de mica.

La seconde, la grande plage de Longchamps, enfermée entre les pointes de la Garde-Guérin et du Décollé, s'étale sur un kilomètre de long. Son sable est très fin sans aucun mélange de coquillage. Le soleil la baigne toute la journée, et on peut y voir des couchers de soleil merveilleux, lorsque celui-ci s'engloutit dans la mer au large de Fréhel.

C'est sur la plage de Longchamps que les Anglais débarquèrent, le 4 septembre 1758, avec 13.000 hommes sous le commandement du lieutenant général Bligh. Les officiers logèrent chez le recteur dans le bourg. Durant leur séjour, ils se livrèrent au pillage; ils volèrent à Saint-Lunaire le saint ciboire et l'ostensoir; il volèrent et incendièrent deux métairies qui appartenaient au baron de Pontual, et qui dépendaient du château de

la Villerevault. Les dégâts s'élevèrent à 40.000 livres. Pour tout Saint-Lunaire, ils furent de 86.489 livres.

De la dernière guerre, Saint-Lunaire a souffert aussi. Il y avait à peu près 3.000 hommes de troupe. Les Allemands avaient construit de nombreux blockhaus et une petite forteresse sur la Garde-Guérin. Le 7 août, commença le bombardement qui dura plusieurs jours. Les 13 et 14, il devint extrêmement violent, et vers les 16 heures de cette dernière date, les Américains venant de Pleurtuit pénétrèrent dans le pays. Les Allemands se rendirent : 30 maisons avaient disparu et 280 personnes étaient sinistrées, dont trente totalement.

Avant de quitter Saint-Lunaire, rappelons que cette commune fut très recherchée des hommes de lettres et gens de théâtre, qui aimèrent particulièrement le gentil coin de la Fourberie. C'est ainsi que vinrent Emile Bergerat, de l'Académie Goncourt, la famille Richepin, les Rostand, Jules Verne, Eve Lavallière et bien d'autres.

Emile Bergerat repose dans le cimetière de Saint-Lunaire. Il mourut le 13 octobre 1923, âgé de 78 ans. Sa femme, Estelle Théophile Gautier, la sœur de Judith et fille de Théophile Gautier, repose près de lui. Elle avait 66 ans quand elle décéda en décembre 1914. On peut également y voir la tombe de Renée de Pontual, marquise de Penfentenio de Cheffontaines, morte le 17 septembre 1857, fille du comte de Pontual, dernier seigneur de Saint-Lunaire.

## SAINT-BRIAC

Ce bourg de plus de 2.000 habitants est à la fois un petit port de pêche et une station balnéaire. Il doit son nom à saint Briac, moine irlandais, né de parents nobles dans la province d'Ultonie. Il vint en Bretagne avec saint Tugdual, frère de saint Lunaire. Chargé de la construction d'un monastère il le fonda à Boulbriac. Ainsi prit naissance le bourg actuel. Il y fit de nombreux miracles et mourut le 17 décembre 627.

La baie de Saint-Briac où se jette le Frémur, charmante rivière, est fort jolie particulièrement à marée haute. Dans le bas du bourg, à la Houle, se dressait autrefois un château fort dans une petite presqu'île (classée le 15 juin 1931). On y voit aujourd'hui le château du Nessey, construction moderne en briques avec tourelles. Les beaux arbres qui l'entourent sont d'un bel effet. A son abri s'échouent des barques de pêcheurs.

Le port, plus sur la gauche, est protégé par une très petite jetée, où l'on arrive par une rue étroite et tortueuse. La plage de la Chapelle, distante d'un kilomètre du bourg, de beau sable fin et assez grande, est protégée d'un côté par la pointe de la Haye, ainsi que par l'île Agot, et de l'autre par la Garde-Guérin, mamelon de

48 mètres de haut (site classé le 7 juin 1932), d'où l'on a une vue superbe sur la campagne de Saint-Briac et sur la mer, depuis la pointe du Décollé jusqu'au cap Fréhel.

L'estuaire du Frémur, large de près de 500 mètres, est enjambé par un pont de ciment armé, fort vilain, que l'on décore du nom de Balcon de la côte d'Emeraude.

Le bourg est ancien et assez pittoresque, avec ses rues étroites, sinueuses, où l'on trouve beaucoup de vieilles maisons, bien construites en pierre de taille, qui donnent une impression de solidité, et dont la teinte grise s'allie assez bien avec le ciel souvent sombre. Il offre un caractère breton que l'on rencontre rarement sur la côte d'Emeraude.

Saint-Briac dépendait, avant la Révolution, de la seigneurie de Pontbriand, laquelle avait élevée à la dignité de comté par lettres patentes de Louis XIV de décembre 1650 en faveur de René du Breil, seigneur de Pontbriand. Le château fort de la Houle fut annexé à cette date à la seigneurie de Pontbriand, avec un droit de foire à Saint-Briac le lendemain de la Trinité. Le comté de Pontbriand fut vendu un peu avant 1781. Le château de la Houle était en 1786 à Louis Hyacinthe Péan, comte de Pontphily, qualifié seigneur de Saint-Briac, la Houle, la Garde, etc...

La paroisse est mentionnée dès 1271.

L'ancienne église datait de 1671. Démolie en 1870, la tour carrée (classée le 28 janvier 1908),



seule a été conservée quand on reconstruisit une nouvelle église vers 1880 en style néo-roman.

Le clocher en granit est assez joli, orné de deux galeries à balustres carrées du xvi<sup>e</sup> siècle. Il rappelle ces beaux clochers que l'on trouve à profusion en basse Bretagne. Il existe encore une cloche de 1690, donnée par le comte de Pontbriand. Sous la porte d'entrée se voient deux écussons martelés le 3 juillet 1791 sur ordre de la municipalité qui paya 15 livres un nommé Joseph Boutier pour le faire. Les écussons étaient timbrés et entourés du collier de saint Michel. Sur les murs de l'église, ainsi que sur des piliers, on voit, sculptés, des maquereaux passés en sautoir. Ils sont là pour rappeler que l'ancienne église avait été élevée jadis à l'aide du produit d'une pêche extraordinaire de maquereaux.

Pendant la révolution, ce pays s'appela Port-Briac.

A 3 kilomètres du bourg, se trouve l'ancienne chapelle Saint-Adam (1565) fondée par un seigneur de Pontbriand, et qui fut reconstruite en 1688 sous le nom de Notre-Dame de l'Épine, car à cet endroit était un buisson d'épines, où l'on trouva une statue de la Vierge; transportée plusieurs fois ailleurs, et même enfermée, elle revenait mystérieusement toujours au même endroit. La chapelle fut réédifiée en 1833; on y conserve la statue de la Vierge, et l'ancienne cloche de la chapelle Saint-Adam. Chaque année, au 15 août, il y a une procession.

Le 4 septembre 1758, vers 10 heures du matin,

une flotte anglaise débarqua 13.000 hommes dans l'anse de la Fosse (plage de Longchamps à Saint-Lunaire). Aussitôt ils brûlèrent 14 barques de pêcheurs, à Saint-Briac. Pendant quatre jours, ils pillèrent toutes les maisons du bourg, brûlant les magasins, les récoltes, et entièrement les villages de la Fosse-du-Mesnil et la métairie de la Garde. En tout, 42 habitations furent détruites. L'église fut très endommagée, et on y vola le ciboire, un calice rampoulé d'argent, le dais, la bannière, les chapes et chasubles.

Les maisons eurent leur meubles brisés, les couettes furent déplumées, les tonneaux enfongés. Les femmes et les jeunes filles étaient jetées d'un soldat à l'autre, qui les violentaient. Partout on ne voyait que cadavres humains et d'animaux. Les dégâts, pour Saint-Briac, s'élevèrent à 257.216 livres. Enfin l'armée partit pour Saint-Cast où elle devait se faire exterminer.

De Saint-Briac, l'on passe à Lancieux, en traversant le Balcon d'Émeraude, cet affreux pont en ciment qui traverse l'estuaire du Frémur.

## LANCIEUX

Lancieux, qui tire son nom de saint Sieux disciple de saint Briec, et qui venait également de Grande-Bretagne, où il naquit au cours du v<sup>e</sup> siècle.

La tradition assure que le saint débarqua au lieu que l'on nomme aujourd'hui : Port Saint-Sieux, entre le rocher dit Pierre Saint-Martin et la grève de la « Mine d'eau ». Il dut fonder un petit monastère, mais on ne sait rien de précis à ce sujet. Il mourut au début du vi<sup>e</sup> siècle.

Lancieux est une très petite station balnéaire de 800 habitants, dont la presqu'île ne fait pas plus de 800 mètres de largeur. Il y a une belle plage, longue d'un kilomètre d'où l'on a une vue agréable sur Saint-Jacut et sur Saint-Cast. Aux grandes marées, la baie de Lancieux découvre jusqu'à l'île des Ebihens, à 3 kilomètres de la côte. On y pratique des pêches abondantes de coques, crevettes, et dans les rochers, de homards et de poulpes.

L'église est moderne, mais elle possède un fort beau clocher en style gothique breton. Dans le cimetière on voit les vestiges de l'ancienne église, qui se composent d'un petit clocher avec coupole et lanternes à colonettes de 1740.

## SAINT-JACUT-DE-LA-MER

La presqu'île de Saint-Jacut abrite un petit port de 1.100 habitants. C'est une petite station balnéaire fort simple, mais bien placée, encadrée par les baies de l'Arguénon et de Lancieux. A marée basse, ces baies se transforment en vastes grèves où l'on peut faire des pêches abondantes.

Il n'y a qu'une rue qui traverse tout le bourg, qui passe devant l'église (1842), et l'on peut poursuivre jusqu'à la pointe du Chevet où l'on voit de très belles falaises. La plage du Rougeret, sur la baie de l'Arguénon, est faite de beau sable fin.

En face de Saint-Jacut, se trouve l'île des Ebihens (en breton Enez Bihan : île petite) où l'on peut aller à pied à basse mer. En 1694, fut bâti un port par Louis du Breil, comte de Pontbriand, qui en devint gouverneur, charge qui fut héréditaire dans la famille, avec celle de capitaine général des garde-côtes. Actuellement il y a une ferme, une tour pour servir de phare et une colonne de granit du xvii<sup>e</sup> siècle.

Saint-Jacut possédait, avant la Révolution, une abbaye qui était fort connue, et qui fut fondée par saint Jacut dont le pays garda le nom. Il était le fils de Fracan qui, accompagné de sa femme Gwen, arriva en Armorique vers 460,

devint le fondateur de Ploufragan. Sainte Gwen devint la patronne de Saint-Cast.

Jacut et son frère Guéthénoe vinrent dans la presqu'île de Landoac où ils fondèrent un monastère. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye royale de Saint-Jacut. Elle était somptueuse, ayant 90 mètres de long. L'église avait 35 mètres de long et 26 mètres de large. Dans le chœur étaient des tombeaux de guerriers, d'abbés, de bienfaiteurs de l'abbaye, inhumés derrière l'autel. Tout fut détruit à la Révolution.

Un des plus célèbres bénédictins de ce couvent fut dom Gui Alexis Lobineau, né à Rennes en 1666, et mort en l'abbaye le 3 juin 1727. C'est un des grands historiens de notre Bretagne. Une plaque rappelant son souvenir fut apposée dans l'église paroissiale le 3 mai 1886 par Mgr Bouché, évêque de Saint-Brieuc. Dans le cimetière, un menhir surmonté d'une croix avec le nom du savant religieux rappelle qu'il repose en ce lieu.

Un couvent remplaça l'abbaye, et c'est aujourd'hui une pension de famille entourée d'un grand parc.

Un pardon qui a lieu tous les ans à la Saint-Christophe, dans le mois de juillet, attire beaucoup de monde dans la petite station.

## PLANCOËT

Si nous parlons de Plancoët, qui n'est pas exactement sur la côte d'Émeraude, c'est parce que l'ombre de Chateaubriand plane sur tout le pays. N'est-ce pas de cette ville qu'il écrivit : « Si j'ai connu le bonheur, c'est certainement à Plancoët ».

Il y venait, en effet, en vacances chez sa grand-mère, la comtesse de Bédée, qui l'aimait et le gâtait beaucoup.

La famille de Bédée avait acheté, le 7 août 1782, la baronnie de Plancoët pour 30.000 livres, et y avait fait beaucoup d'améliorations. D'abord, le pavage de la rue principale, puis autorisation de faire passer dans le bourg la route de Dinard à Lamballe avec la concession de deux foires.

On remarquera dans cette jolie petite ville, dans la Grand'Rue, la façade et toiture de la maison du xvi<sup>e</sup> siècle (classée le 28 octobre 1926), et la croix du cimetière classée également à la même date.

Plancoët, construite en amphithéâtre sur un coteau qui domine l'Arguenon, était le lieu de résidence des Bédée qui demeuraient dans la rue du Hameau-de-l'Abbaye. L'été, ils allaient à Pluduno où M. de Bédée avait fait construire sur son



domaine noble de la Mettrie un charmant petit château qu'il appela Monchoix.

Que de jours heureux passa, chez ses grands-parents, René de Chateaubriand !

C'est à Plancoët que le petit René fut mis en nourrice dans une métairie voisine, par sa grand-mère. On raconte qu'il couchait dans un berceau peu propre, s'endormant au chant d'une mélodie paysanne, en buvant du cidre quand il criait trop fort. C'est dans la chapelle Notre-Dame de Nazareth, à Plancoët, que l'enfant fut consacré à la Vierge jusqu'à l'âge de 7 ans. Cette chapelle datait de 1649, et appartenait aux Dominicains de Dinan. Chateaubriand fut relevé du vœu de sa nourrice le jour de l'Ascension 1775 : « J'avais une lévite blanche, des souliers, des gants, un chapeau blanc et une ceinture de soie bleue. C'était la première fois de ma vie que j'étais décentement habillé. Je devais tout devoir à la religion, même la propreté que saint Augustin appelle une demi-vertu (1). »

Près de la chapelle étaient les bâtiments de la maison des Dominicains que Chateaubriand appelle « le couvent qui s'envieillissait d'un quinconce d'ormes du temps de Jean V de Bretagne. Du quinconce, on entrait dans le cimetière, le chrétien ne parvenait à l'église qu'à travers la région des sépulères; c'est par la mort qu'on arrive à la présence de Dieu » (2).

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

(2) *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Plus tard il revint, si ce n'est à Plancoët, tout au moins à Monchoix, et l'on connaît la vie joyeuse qu'y menaient les Bédée, et les souvenirs charmants qu'en avait conservé Chateaubriand.

## LE GUILDO

Le nom du Guildo viendrait des mots latins : *guedum dolosum*, gué dangereux. C'est un petit port naturel, fermé par la rivière l'Arguénon (en breton : la rivière blanche) qui se jette dans la mer.

L'Arguénon est une rivière ravissante, qui comme la Rance enchante ceux qui sont épris de poésie et amateurs de beaux sites. Depuis sa source, qu'il prend sur les pentes du Menez où la Rance prend également la sienne, jusqu'à son embouchure, on ne voit qu'une suite de châteaux, de chapelles et de lieux agréables. Collinée et Jugon avec son lac, l'abbaye de Boquen, le château de la Moussaye, les ruines imposantes du château de la Hunaudaye, Plancoët où comme nous l'avons dit, s'attache le souvenir de Chateaubriand, et de ses grand-parents les Bédée, Saint-Lormel et son église, l'imposant château de Largentaye et sa chapelle gothique, Créhen, les manoirs de la Ville-Meneu, de la Ménardais et de la Pichardais, le vieux château du Guildo dont les pieds baignent dans la mer, dominé par le spectre de Gilles de Bretagne.

A tous ces lieux s'attache une histoire vivante, car elle représente celle de nos plus

grandes familles bretonnes qui illustrèrent l'histoire du duché. Aussi, faut-il les voir. Ce sont de superbes promenades que l'on ne regrette pas. Pour les amateurs de bois, ils trouveront ceux de Bellenray, du Chalond, de la Hunaudaye, de Bosquen.

Tous les environs en sont jolis, qu'il s'agisse des vallées de Montafilant où sont les ruines de l'antique château de ce nom, ou de celles de Guébriant dont les coteaux furent appelés « la Petite Suisse », ou encore de la vallée des Quatre-Vaux avec ses souvenirs gallo-romains et son vieux pont.

Les falaises du Guildo, sauvages, couvertes d'arbres ou de prairies d'émeraude qui descendent vers la mer, sont ravissantes.

Toute cette région passe pour une des plus belles de la Bretagne.

Pour résumer tout le panorama dont on jouit au Guildo, il suffit de relire cette admirable page de Jean Richepin dans les *Braves Gens* : « On a sous les yeux un des plus magnifiques spectacles que donne cette merveilleuse côte bretonne.

« C'est toute la passe de Saint-Malo qui apparaît vue par le travers et comme un vaste éventail déployé, un éventail d'azur glauque où les îles, les caps, les golfes semblent autant de pierrieres chatoyantes.

« A gauche, à l'un des bouts de l'horizon, le Fréhel s'avance en une longue barre violette. Plus loin, voici le velours du bois de Saint-Cast. En face, les Ebihens arrondissent leur masse

brune. Puis, c'est l'île Agot, dont les ajones en broussailles touffues se fondent en un seul bloc vert qui fait une grosse émeraude. Puis, un peu sur la droite, c'est tout un archipel, terminé par Cézembre que le lointain rend bleu, d'un bleu pâle où sa plage de sable met une tache rose. Du côté de la terre, c'est une succession de plages pareilles à des plaques d'or.

« Enfin, là-bas, tout à fait à droite, en pendant au Fréhel, Saint-Malo ferme l'horizon. Avec son clocher et ses maisons blanches, Saint-Malo qui étincelle au soleil comme un joyau de filigranes entre le saphir profond de la mer et le ciel aux brumes de perle. »

Le Guildo est fort anciennement connu dans l'histoire, et les Romains y laissèrent des traces de leur séjour. Des villas et établissements de bains y furent découverts en 1850 sur la plage de Quatre-Vaux et à proximité. Une route romaine venant de Corseul pour aller aux Quatre-Vaux passait par le Guildo.

On trouve mention du port du Guildo, en 1256.

Le château du Guildo, qui fut une place forte de Bretagne, joua un certain rôle dans l'histoire de la région, et même de Bretagne. Il avait six grosses tours, de larges fossés, un pont-levis, et surveillait l'entrée de la rivière tout en étant baigné par la haute mer. La châtelainerie du Guildo fut érigée en baronnie par lettres patentes de Louis XIII du 6 juillet 1623 en faveur de Jean II d'Avaugour, marquis du Bois de la Motte.

Les seigneurs successifs furent : les Dinan-

Montaflant (1315), Beaumanoir, encore les Dinan, Laval, Montspédon, Scépaux, Goyon-Matignon, Avaugour, Montbourcher, Cahideuc, Pontual, seigneurs de Saint-Lunaire, Picot de Galinée. En 1848, M. Rioust de Largentaye acheta les ruines du Guildo, sauvant le château de la destruction des habitants qui prenaient les pierres pour construire leurs maisons.

L'histoire nous laisse le souvenir du malheureux Gilles de Bretagne, frère du duc François 1<sup>er</sup>, qui menait joyeuse vie au Guildo, qui cependant ne lui appartenait pas, en intriguant avec les Anglais contre son frère. Il y fut arrêté, le 26 juin 1446, par les Français au nom du roi Charles VII; avant de partir ceux-ci pillèrent complètement le château, brisant les meubles et volant tout ce qui offrait de la valeur. Il mourut en prison quatre ans plus tard.

Au Guildo se trouvent plusieurs châteaux et manoirs intéressants. Le Val est particulièrement remarqué pour son charme et le cadre poétique où il repose. Son nom est connu dès le XII<sup>e</sup> siècle. Le château actuel date en partie du XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut acheté, le 15 octobre 1777, par Pierre de Chateaubriand, vicomte du Plessis, oncle de l'illustre écrivain, qui venait souvent au Val lorsqu'il résidait à Plancoët, chez sa grand'mère la comtesse de Bédée.

Le 26 prairial, an IX, le château fut revendu à François de la Morvonnais, juriconsulte et père du poète.

Chateaubriand, qui aimait ce château, écrivait



le 4 septembre 1838, au poète H. de la Morvonnais : « J'envie votre sort, Monsieur, je voudrais être dans votre Thébaïde, parmi les rochers, au bord des flots, entendre à la fin de ma vie ce chant qui m'endormait à l'aube de mes jours ».

Au Val est lié le souvenir d'Hippolyte de la Morvonnais, né à Saint-Malo, le 11 mars 1802. Poète, philosophe, il publia de nombreuses œuvres. Son nom ne s'oubliera pas car il est le fondateur de la paroisse de Notre-Dame-du-Guildo, et même de la commune. « Au petit énaele poétique du Val de l'Arguenon » se trouvent Maurice de Guérin, Amédée Duquesnel, Paul Quimper, François du Breil de Marzan. Maurice de Guérin fut particulièrement inspiré par le Val et le Guildo. Grâce à eux nous lui devons *Centaure et Bacchante*. La Morvonnais, parent de La Mennais se rendait à la Chesnaie où il trouvait pour son âme sa « nourriture ». Il contribua également à faire obtenir à Chateaubriand le coin de terre du Grand Bey qu'il désirait pour son repos éternel. L'illustre René le remercia, en lui écrivant : « Enfin, Monsieur, j'aurai un tombeau, et je vous le devrai, ainsi qu'à nos bienveillants compatriotes ». Hippolyte de la Morvonnais mourut à Pleudihen le 4 juillet 1853. Il fut inhumé dans le petit cimetière de Notre-Dame-du-Guildo, et on lit sur la pierre tombale : « Ici repose Hippolyte de la Morvonnais, fondateur de cette église et bienfaiteur de la paroisse ».

Un des faits d'histoire le plus marquant est le passage au Guildo de l'armée anglaise débarquée

à la Fosse en Saint-Briac, en 1758, et marchant sur Saint-Cast. Un gentilhomme du Guildo, Rioust de Villes-Audrains, à la tête d'une centaine d'hommes arrêta les 12.000 Anglais au moment où ils voulaient franchir l'Arguenon. Pendant une journée entière, les Anglais furent tenus en échec, mais un traître ayant révélé le peu de défenseurs bretons et un endroit favorable pour franchir la rivière, l'armée anglaise passa le 9 septembre.

Aussitôt ils brûlèrent une partie du château du Val, des fermes, le port du Guildo et la chapelle Sainte-Barbe. Le 10 septembre, ils incendièrent le château de la Galinée, ainsi que 31 maisons du Guildo.

## SAINT-CAST

Cette station balnéaire de plus de 2.000 habitants est une des plus jolies plages de Bretagne. Partant de l'Isle-Saint-Cast, où perché sur la haute falaise, se trouve le bourg des pêcheurs, la plage longue de 2 kilomètres, s'étend jusqu'à la pointe de la Garde, nid de verdure où se cachent de nombreuses villas.

La plage est encerclée sur une partie par un remblai, et sur le restant de son étendue, par de hautes dunes qu'enferment de belles collines verdoyantes, plantées d'arbres.

C'était sur ces côteaux, qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, se trouvaient deux moulins à vent, d'où la vue découvrait fort loin. Ils s'appelaient le moulin du Chêne, et le moulin d'Anne ou des Dunes. C'est de ce dernier que le duc d'Aiguillon dirigea le combat qui eut lieu sur la plage.

Au milieu de la baie, sur la colline, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, se dresse fièrement au souvenir éternel des Bretons, le monument rappelant la sanglante défaite essuyée par les Anglais en 1758. C'est une colonne de granit, haute de 18 mètres, dessinée par M. Bourgerel, architecte nantais, représentant le lévrier breton terrassant un léopard anglais, avec cette inscrip-

tion : POTIUS MORI QUAM FOEDARI, TU DEUS MAGNUS et MAGNA FACIS TU SOLUS DEUS. « Plutôt la mort qu'une souillure (devise bretonne). » « Toi seul es grand et fais les grands événements. » Ce monument fut érigé le 11 septembre 1858.

Saint-Cast se divise en trois agglomérations. La première, l'Isle-Saint-Cast qui est le vieux pays où demeurent les pêcheurs, et le petit port d'où l'on voit la baie de la Fresnaye et le fort La Latte. Il comptait, vers 1758, plus de cent maisons. C'est de ce village que l'on se rend à la pointe de Saint-Cast, qui surplombe la mer de 45 mètres, et d'où l'on embrasse depuis Fréhel jusqu'à la pointe du Grouin à Cancale.

La seconde agglomération est la Garde-Saint-Cast, à l'issue de la petite vallée où l'on trouve le bois de la Vieuxville avec le vieux château de ce nom; là, s'élèvent de jolies villas au milieu d'arbres et de fleurs. On y trouve la maison qu'occupa le peintre Marinier, qu'ornementent des décorations intéressantes. C'est à cet artiste que l'on doit la fondation de Saint-Cast, en tant que station balnéaire, vers 1886.

Après la pointe de la Garde-Saint-Cast, des grèves s'étendent le long de la baie de l'Argue-non, dont nous pouvons mentionner les plages des Callots et des Quatre-Vaux.

Enfin, nous trouvons le vieux bourg et Saint-Cast à proprement parler. Nous y voyons deux églises : l'ancienne qui date du XIII<sup>e</sup> siècle, avec son clocher tout court, qui est désaffectée. Plu-

sieurs membres de la famille de Bédée y furent inhumés dans le chœur.

La nouvelle église, de style gothique, possède un beau clocher à flèche; un vitrail reproduit la bataille de Saint-Cast.

La bataille de Saint-Cast est l'épisode le plus célèbre qui se passa dans ce bourg.

Comme on l'a vu précédemment les Anglais avaient débarqué sur la plage de Longchamps à Saint-Lunaire le 4 septembre 1758. Après y avoir séjourné quelques jours, ils longèrent la côte, et arrivèrent à Saint-Cast le 10 septembre. Ayant brûlé la chapelle Sainte-Blanche au village de l'Isle, ils établirent 300 tentes dans la plaine du moulin d'Anne. Le 11, les Anglais se sachant talonnés par les troupes du duc d'Aiguillon commencèrent à se réembarquer. C'est à ce moment que les troupes françaises débouchèrent sur les collines dominant la plage. Les Anglais firent feu sur elles, par leurs canons placés à bord de leurs vaisseaux. Ils tirèrent plus de 10.000 coups de canon. Après un engagement d'une heure et demie les Français foncèrent sur les Anglais jusque dans la mer. Du moulin d'Anne, le duc d'Aiguillon dirigeait les opérations. Les volontaires nobles bretons s'illustrèrent dans la lutte. Il se passa un fait curieux qui mérite d'être mentionné : Une compagnie de bas-bretons des environs de Saint-Pol-de-Léon et de Tréguier s'avancant contre une compagnie ennemie, il se trouve que celle-ci était composée de Gallois. Or, leur langue se rapproche beaucoup du breton.

Aussi, lorsqu'ils se mirent à chanter un chant national gallois, les bretons reconnurent en lui un de leurs propres chants, et le reprirent à leur tour, à la surprise des Gallois; aussi, ne voulurent-ils pas se battre contre leurs frères de race.

Dans cette affaire, les Anglais perdirent 3.000 hommes, sans compter les noyés, 800 prisonniers dont 28 officiers.

Du côté français on déplora la mort de 150 officiers et hommes de troupe, et 340 blessés, sans compter les gardes-côtes et gentilhommes bretons dont on a cru bon de ne pas retenir le nombre et les noms.



## LE CAP FRÉHEL

Après avoir dépassé Matignon, on traverse la baie de la Fresnaye çai découvre sur 3 kilomètres à marée basse, puis l'on prend la route de Port-Nieux d'où on poursuit jusqu'à la Latte. Pour parvenir au fort de ce nom, il faut traverser la lande remplie d'ajones, pendant un kilomètre, puis près d'un menhir, l'on aperçoit la mer, le fort, tout un panorama magnifique.

Le château fort de la Latte fut construit en 937 par un seigneur de Gouyon de Matignon qui lui donna le nom de Roche-Gouyon. Acquis sous Louis XIV en 1689, il fut reconstruit, augmenté, et prit le nom qu'il porte actuellement. Classé le 11 août 1925 monument historique, il appartenait au duc de Feltre.

En suivant la falaise pendant 5 kilomètres on peut rattraper le cap Fréhel. Longeant l'anse des Sévignés, on verra le Trou de l'Enfer (Toul-an-Iforn) crevasse profonde qui se prolonge durant un kilomètre dans les terres. Bientôt, on entre dans la vaste lande de Fréhel, qui s'étend sur plus de 2 kilomètres, et que recouvrent d'un tapis de verdure les fougères sur lesquelles tranche l'or des ajones pendant la belle saison.

Fréhel est, avec la pointe du Raz, l'une des beautés et curiosités naturelles de Bretagne. Mais alors que le Raz est sauvage, Fréhel est beaucoup

plus riant et ses rochers de grès rose eux-mêmes mettent une teinte de gaieté à la grandeur du site.

Dominant à pic de ses 72 mètres, le cap semble une colossale muraille opposée à la mer. L'effet est saisissant, et une espèce de vertige vous prend lorsque à ses pieds on regarde les flots. La falaise est ainsi rectiligne le long de la baie, et dans ses flancs s'ouvrent des grottes que l'on ne peut voir qu'aux grandes marées. On a écrit de Fréhel : « Coupé à pic, il surplombe une immense étendue de mer toute semée de récifs. A sa base, des rocs de toutes sortes, découpés en prismes, en obélisques, en clochetons, en dents de scie, lui font une ceinture terrible sur laquelle la mer déferle. Formé de schistes et de grès, traversé par des filons porphyriques, il présente les colorations les plus étranges, dont la gamme varie de l'or pur au pourpre le plus vif en passant par l'améthyste le plus doux (1). »

Sur le cap est un phare haut de 22 mètres, d'où l'on jouit d'un panorama absolument merveilleux, faisant défiler sous les yeux toute la côte d'Emeraude allant à droite jusqu'à Jersey, tandis qu'à gauche il atteint l'île de Bréhat.

Les côtes de l'anse des Sévignés, près du cap Fréhel, furent classées le 22 janvier 1943.

Fréhel, c'est la fin de la côte d'Emeraude; c'est un des plus beaux joyaux qui la composent. On ne peut mieux terminer cette promenade touristique que par le fameux cap qui en une seconde vous fait embrasser tous ces admirables paysages.

(1) *La Bretagne pittoresque*, 1922.

## TABLE

LA CÔTE D'ÉMERAUDE.....	5
SAINT-MALO, SAINT-SERVAN, PARAMÉ.....	8
CANCALE .....	34
MONT-SAINT-MICHEL .....	36
COMBOURG .....	40
DOL-DE-BRETAGNE .....	42
DINAN .....	45
LA RANCE .....	48
DINARD, SAINT-ENOGAT .....	51
SAINT-LUNAIRE .....	58
SAINT-BRIAC .....	64
LANCIEUX .....	68
SAINT-JACUT-DE-LA-MER .....	69
PLANCOET .....	71
LE GUILDO.....	74
SAINT-CAST .....	80
LE CAP FRÉHEL .....	84



Achévé d'imprimer  
le 19 Juillet 1947  
par l'Imprimerie Centrale de Bretagne  
36, rue Richard-Lenoir, Rennes  
pour les Editions de Brocéliande

Tous droits réservés  
Copyright by Cercle de Brocéliande, Rennes  
1947

LE CERCLE DE BROCÉLIANDE

54, Rue Poullain-Duparc, RENNES

C. C. P. Rennes 976.91 — Tél. 43-45

---

OUVRAGES SUR LA BRETAGNE

*Déjà parus :*

RONAN PICHERY

**LE PARISIEN**

Roman de Haute-Bretagne

1 vol. in-8° de 338 p. .... 135 frs

Un roman d'atmosphère bretonne et terrienne

---

RONAN PICHERY

**STANCES A LA ROSE**

*suivi de*

**LE BAISER DE SAPPHO**

Poèmes

1 vol. de 192 p. luxe ..... 162 frs

---

ROGER LE GRAND

**LE RESSAC**

Roman (2<sup>e</sup> édition)

1 vol, in-8° de 268 p. .... 144 frs

Evocation d'une île au large de Quiberon

---

**LES CAHIERS  
DE BROCÉLIANDE**

Recueil breton indépendant de littérature et d'art

Le tome ..... 100 frs

Souscription pour 6 tomes ... 500 frs

Essais - Nouvelles - Poésie - Roman

Théâtre - Critique littéraire et d'art